



J.G. BESSON.

AVRIL 1904

FIGARO ILLUSTRÉ

22^e ANNÉE
N° 169

Abonnement d'un an { France. 36 francs
Étranger (Union postale). 42 —

PUBLICATION MENSUELLE
Ayuntamiento de Madrid
NUMÉRO SPÉCIAL

PRIX { 3 francs;
Étranger : 3 fr. 50

5^{USINES} BISCUITS PERNOT

LA GRANDE MARQUE FRANÇAISE DES DESSERTS FINS

GRANDS SUCCÈS:

Suprême Pernot

FLEUR DES NEIGES

AMANDINE de PROVENCE

SEÑORITA

Madrigal

PASTEUR BEURRE GAMIR

Bien Exiger
la MARQUE

PERNOT

ET PLUS DE 400 VARIÉTÉS DE BISCUITS DE LUXE

FIGARO ILLUSTRÉ

NUMÉRO
169

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50

Les annonces sont reçues
chez MM. HUGUET, MINART & C^{ie}, 4, Rue Scribe

ÉTRANGER, Union postale
Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50

AVRIL
1904



Reproduction interdite

FRONTON DU PALAIS NATIONAL A L'EXPOSITION DE SAINT-LOUIS
Dessin original de M. VICTOR SEGOFFIN (d'après son œuvre)

DEUX événements se produisent cette année, deux événements qui doivent nécessairement provoquer un prodigieux élan d'attention : c'est, à PARIS, l'Exposition des Primitifs Français; c'est, à SAINT-LOUIS, l'Exposition Internationale, à laquelle la FRANCE prend une part importante. Le FIGARO ILLUSTRÉ, nous a-t-il semblé, devait consacrer un numéro spécial à cette double actualité : l'Art du XV^e siècle faisant la conquête de PARIS, alors que l'Art du XX^e siècle s'en va porter et glorifier le nom de la FRANCE de l'autre côté de l'Atlantique, il y a là matière à penser : c'est ce que le peintre BESSON a synthétisé si heureusement dans la vibrante composition qui chante sur la couverture de ce fascicule.

L. R.-M.

La France a l'Exposition de Saint-Louis

LE PALAIS NATIONAL

Il était indispensable que la participation de la FRANCE à l'Exposition de SAINT-LOUIS fût exceptionnellement brillante, et l'on est assuré dès maintenant que, grâce aux concours dévoués qui se sont offerts de toutes parts, cette participation sera telle que notre orgueil national n'ait qu'à s'en louer. Dès le début de ces lignes il convient même d'adresser des félicitations, très amplement méritées, à M. MICHEL LAGRAVE, commissaire général de la section française, qui, depuis l'heure de sa nomination, n'a cessé de prodiguer son dévouement et son intelligence à l'œuvre géante dont il avait assumé la responsabilité. Avec un tact rare, une diplomatie infiniment fine, une volonté qui ne fléchit pas, une assiduité de tous les instants qui fut un exemple pour ses collaborateurs, il a manœuvré de telle sorte, qu'il a obtenu du gouvernement américain le plus bel emplacement, et l'emplacement le plus vaste possible, pour la France, qu'il représentait si dignement; et à l'instant où l'on inaugure l'Exposition, il n'est que juste de rendre hommage aux qualités exceptionnelles d'organisateur dont il fit

montre, hommage dont il reportera une part sur ses collaborateurs de tous ordres, car il a trop le sentiment de la justice et trop de naturelle modestie, pour ne pas reconnaître là où l'effort de chacun l'a aidé dans sa lourde tâche. Je n'insiste pas davantage, dans ma hâte à donner une description sommaire de l'installation de la section française.

L'Exposition Universelle de SAINT-LOUIS, en cela pareille aux autres, manifesterait doublement les magnifiques efforts des races : en des palais spéciaux à tel ou tel mode d'activité, où les nations rivales et fraternelles se proposent l'une à l'autre l'exemple orgueilleux de leur diverse perfection; en des palais nationaux, où chaque peuple, rentrant en soi-même, concentre des énergies essentielles et détermine par quelques traits profonds, son tempérament, son cœur, son esprit, l'irréductible individualité héréditaire. La place nous manquait pour tout examiner, autant qu'il eût sans doute convenu de le faire. Il eût fallu, non quelques pages, mais d'épais fascicules pour parcourir les Palais des Machines, à la recherche



M. MICHEL LAGRAVE
Commissaire général du Gouvernement français
à l'Exposition de Saint-Louis
(Dessin de M. BESSON)

de nos grands industriels; de l'Electricité; des Manufactures où sont réunis de remarquables échantillons d'ameublement, tapis, papiers peints, vitraux, céramique, tissus, cuirs, peaux, appareils de chauffage et d'éclairage, quincaillerie, bibeloterie, coutellerie, horlogerie, joaillerie, orfèvrerie, etc.; les Palais des Mines et de la Métallurgie, où nos établissements ne se sont point intimidés des concurrences redoutables; de la Culture physique; des Forêts, Pêche et Chasse; de l'Agriculture, rempli de machines et de produits agricoles, de denrées alimentaires végétales et animales, boulangerie, conserves, confiserie, vins, alcools, sirops, eaux minérales; le Palais des Transports, occupé par les industries de la sellerie, de la carrosserie automobile et autres; des chemins de fer, de la navigation de commerce et de guerre, et de l'aérostation; celui des Arts Libéraux avec ses instruments de précision, ses instruments de musique et de chirurgie, avec ses sections de typographie, librairie, cartographie, papeterie, photographie, chimie, plomberie, génie architectural et génie civil.

Que de choses à décrire et à admirer! Mais nous avons pensé qu'une visite attentive au Palais National, lieu véritable de notre conscience valait mieux qu'un coup d'œil également hâtif à un spectacle trop vaste pour apparaître nettement ainsi, et nous n'avons pas craint de nous étendre sur ce sujet d'une façon plus disproportionnée en apparence qu'en réalité, tandis que nous négligions à dessein les Palais communs aux différents peuples.

*
*
*

Le Palais étant situé dans l'axe de l'avenue principale de l'Exposition, en face du Palais du Gouvernement Fédéral des

Dessin original
de
GUILLAUME DUBUFE

Salon de la
Société des
Décorateurs.



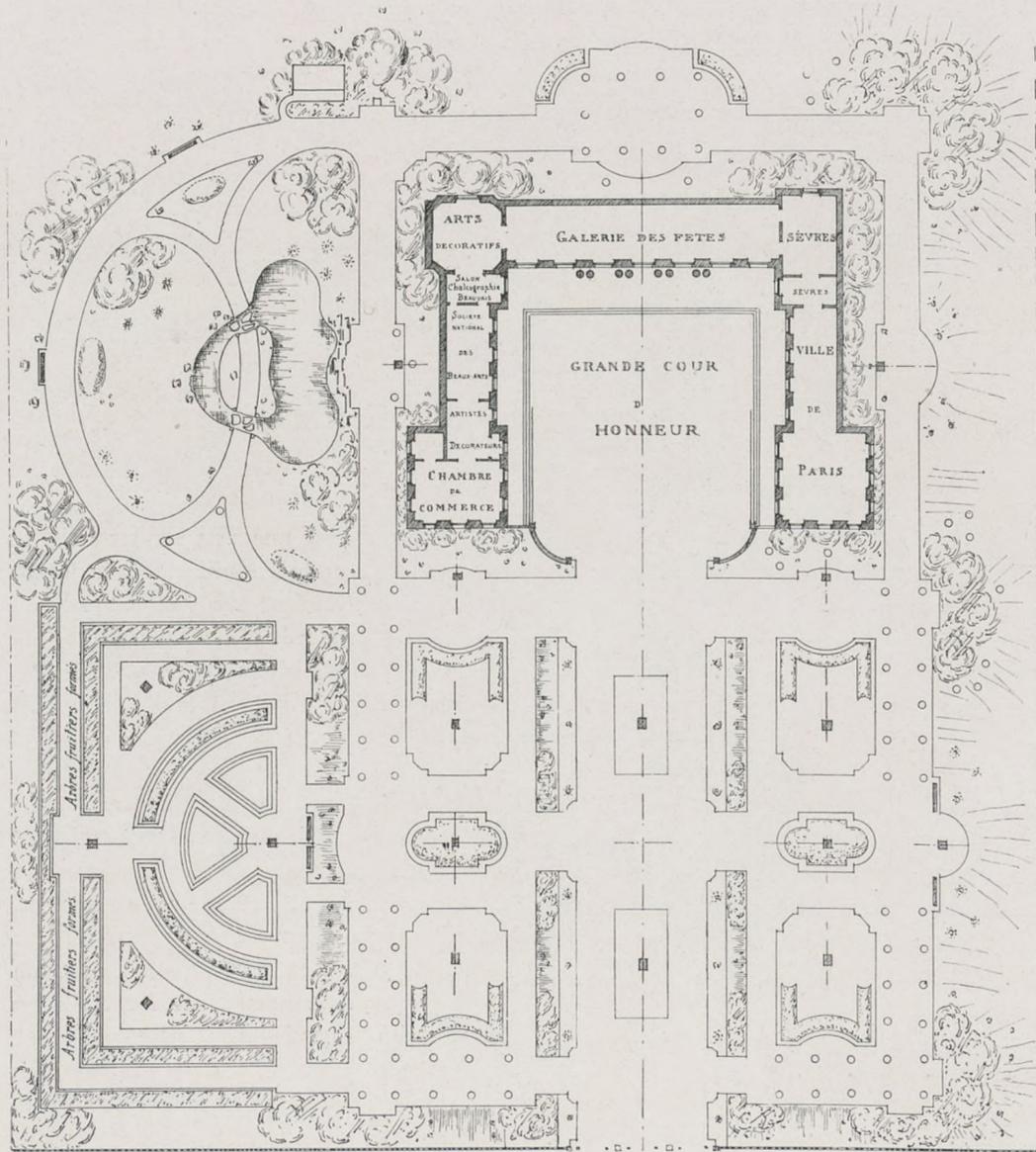
Etats-Unis, il ne s'agissait pas d'obéir à la fantaisie; il fallait une construction qui chantât clairement le génie français. On s'est arrêté, avec raison, à une reproduction du Grand Trianon de Versailles.

Trois corps de bâtiments rectangulaires, aux baies vitrées en arcades décoratives, encadrées de pilastres en marbre blanc et rose, bordent la cour d'honneur, que ferme une grille d'un dessin somptueux. Un perron et des seuils en porphyrolite imitant le marbre, y donnent accès. L'éminent architecte du palais, M. GUSTAVE UMBDENSTOCK, assisté de M. ROGER BOUVARD, a restitué au projet de LEPAUTRE, l'architecte du Grand Trianon, les motifs de face et les groupes d'enfants, qui n'existent pas à Versailles dans l'état actuel, mais devaient, à l'origine, décorer la balustrade haute. M. GUSTAVE UMBDENSTOCK, en agissant ainsi, a montré avec quel respect il opérait sa reconstitution, et quel sens précis il avait des styles.

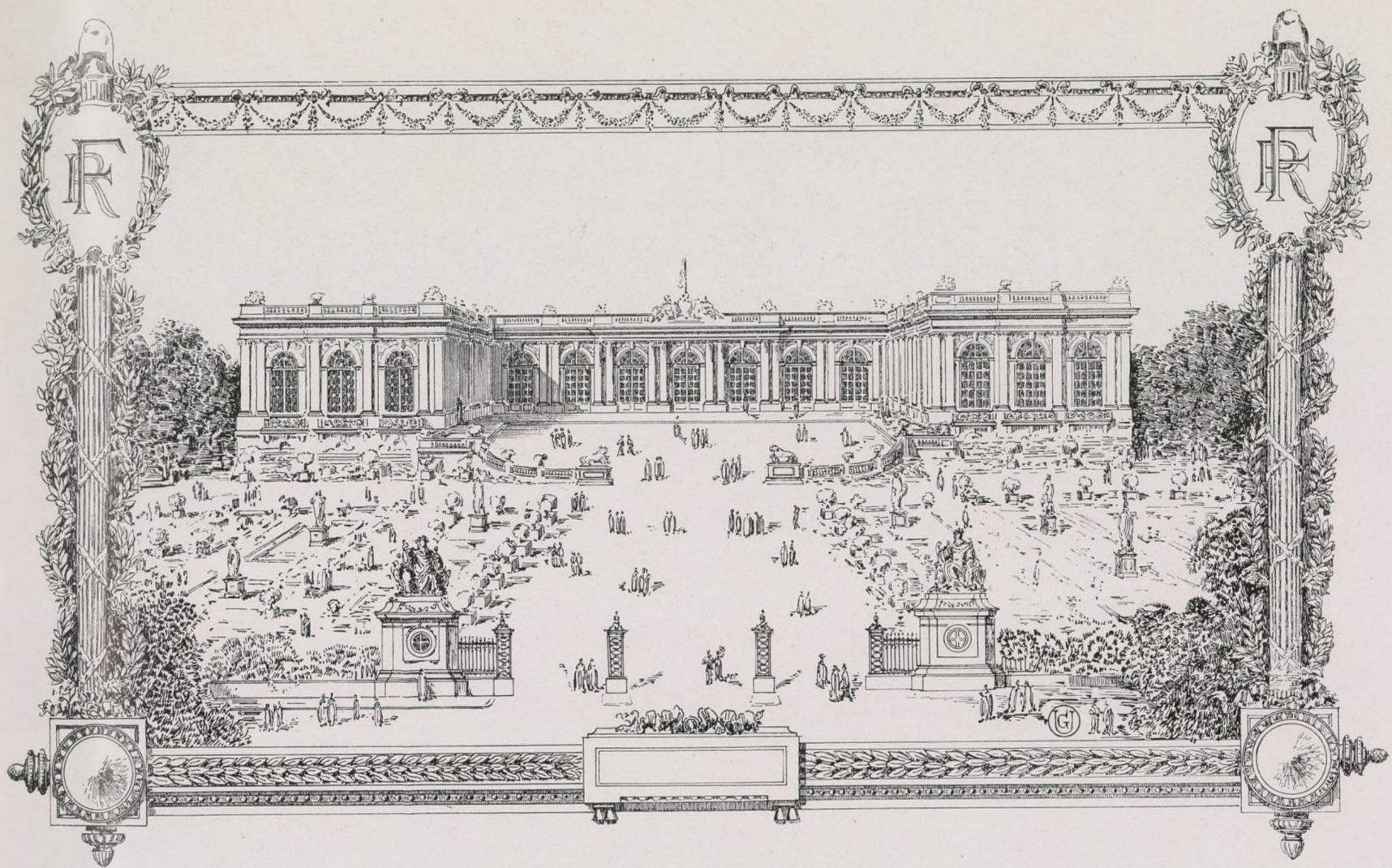
Il fallait cependant un décor, en façade, qui portât les armes de la République. Ce décor fut demandé à l'un des plus admirables sculpteurs de notre temps, VICTOR SÉGOFFIN, un jeune dont l'œuvre déjà accomplie suffit à établir la haute pensée et la science plastique. Dans le style du Palais,

VICTOR SÉGOFFIN a donc exécuté un grand cartouche allégorique, qui exprime magnifiquement le caractère de notre manifestation nationale. De chaque côté se trouve une figure: à droite, la Paix armée, un homme d'une mâle structure et d'une noble énergie, protégeant de son glaive la République; à gauche, une femme, belle et grave, symbolisant l'activité glorieuse de notre pays, l'art et l'industrie unies en une même allégorie. Ce groupe, d'un très pur caractère et d'une saisissante inspiration, sera dominé par le mât, au haut duquel flotteront nos trois couleurs.

Un jardin à la française, orné de vases et de statues, borde l'allée centrale qui conduit au Palais, où nous allons pénétrer. Au fond de la cour d'honneur, le bâtiment est occupé par la grande salle d'honneur, de trente-huit mètres sur huit, dont le garde-meuble a assuré la décoration et l'ameublement; et cette salle, à elle seule, est une merveille de goût et de luxe sobre. Dans le plafond sculpté, M. GÉO ROUSSEL, qui, pour un temps, abandonne la peinture militaire, a inséré trois grandes toiles d'un admirable effet décoratif; il a traduit en ses compositions, qui font à la salle



PLAN DU PALAIS NATIONAL ET DES JARDINS



VUE PERSPECTIVE DU PALAIS NATIONAL
Dessin de M. GUSTAVE UMBDENSTOCK, Architecte

un ciel de lumière et d'infini, la devise républicaine : *Liberté, Égalité, Fraternité*. Au milieu, *Liberté* : LA FRANCE mettant, en 1772, son épée au service de l'AMÉRIQUE, pour l'aider à conquérir son indépendance; d'un côté, *Égalité* : LE COMMERCE ET L'INDUSTRIE des deux peuples luttant d'émulation pour le progrès; de l'autre côté, *Fraternité* : l'AMÉRIQUE accueillant en 1904, la France amie.

Sur le mur qui fait face aux sept grandes baies de la salle, trois pièces uniques des Gobelins sont tendues : *L'Audience du Cardinal Chigi* (29 Juillet 1664), *l'Entrée du Roi à Dunkerque* (2 Décembre 1662) et le *Siège de la Ville de Douai* (Juillet 1667). Ces trois pièces dont la valeur est inestimable, sont tissées de laine et de soie, rehaussées d'or; elles font partie de la suite de *l'Histoire de Louis-le-Grand*, dont les cartons avaient été demandés à VAN DER MEULEN et CHARLES LE BRUN. Les bordures, d'un décor harmonieux et riche, sont de YVART. La salle comporte encore des bustes de MIGNARD, COLBERT, CONDÉ, CH. LE BRUN, MOLIÈRE, PASCAL, PIERRE CORNEILLE et EMILE LOUBET, qui ne se voit pas toujours en si belle compagnie, des groupes de VINACHE, COUSTOU, FALCONET, des portières en tapisserie des Gobelins, de la suite du *Char de Triomphe*, et des meubles de bois sculpté de l'époque de Louis XIV. La tenue de cet ensemble est parfait, ainsi qu'on en peut juger par les planches que nous reproduisons, et que MM. UMBDENSTOCK et GÉO ROUSSEL ont dessinées spécialement pour le *Figaro Illustré*.

* *

Une place devait être faite aux manufactures nationales. Dans l'aile droite du Palais, une salle de douze mètres sur huit, précédée d'un vestibule, est consacrée à la Manufacture de Sèvres. On sait qu'un souffle tout spécial d'activité règne à la Manufacture de Sèvres; les efforts qu'elle fait sont fort intéressants, et certes sa participation à l'Exposition de SAINT-LOUIS jettera un vif éclat sur notre manifestation nationale. M. UMBDENSTOCK

s'est appliqué à parer la salle d'un décor qui fût particulièrement favorable à la porcelaine et aux biscuits. Il a voulu la sobriété unie à l'élégance, des tons tranquilles où l'œil ne reçoive aucune inquiétude, tout l'intérêt de la salle devant se porter sur les pièces exposées. On a donc tendu les murs, jusqu'à une hauteur de cinq mètres, d'une étoffe de soie moirée, d'un ton bleu rompu. Au-dessus de la tenture, on a peint une large frise, décorée de feuillage gris et bleu rehaussé rythmiquement de médaillons en grès rose cristallisé. Pour que l'harmonie fût plus parfaite, on a continué dans les passementeries des portières, et sous forme de pendentifs, cette application de la céramique à la décoration. Puis, en dehors des pièces contenues dans les vitrines, pièces prises dans les collections de la Manufacture, on a fabriqué toute une série d'autres pièces, avec une destination spéciale de parfaire l'ensemble décoratif

voulu. Et c'est une joie pour l'œil, que ces vases si heureusement placés parmi des bustes et des statuettes. Tous les maîtres de l'heure actuelle sont représentés là en leurs œuvres célèbres, délicieusement interprétées : J. MICHEL, PAUL DUBOIS, MARQUESTE, CARLÈS, GASQ, ESCOULA, DE SAINT-MARCEAUX, BOUCHER, DALOU, RIVIÈRE, GARDET, DESBOIS, etc., y figurent en belle place. Quant à l'exposition technique, elle se répartit en quatre sections, dont les produits sont dispersés dans les vitrines : *Porcelaine dure ancienne, Porcelaine*



M. GUSTAVE UMBDENSTOCK
Architecte du Palais National
(Dessin de M. BESSON)



PEINTURE DÉCORATIVE (Salon de la Société des Décorateurs)
Dessin original de M. EDMÉ COUTY

dure nouvelle, Porcelaine tendre et Grès. Je n'ai pas à faire ici l'éloge de cette production, qui, en dépit des détracteurs, défend si brillamment la vieille renommée de notre glorieux établissement. Je me résume : telle qu'elle se présente, la salle de la Manufacture de Sèvres, installée avec tant de goût, ne peut manquer d'obtenir dans le Palais National, un énorme succès dont nous devons nous réjouir.

*
* *

Les artistes français étaient conviés de la façon la plus flatteuse à l'Exposition de Saint-Louis; ils sont mis hors concours, et cela seul eût suffi — s'il n'y avait pas eu d'autres raisons — pour obliger à un choix sévère, les jurys institués par le Ministère du Commerce et l'Administration des Beaux-Arts. Ces jurys étaient au nombre de cinq : Peinture et Dessin, Sculpture et Gravure en médaille, Gravure et Lithographie, Architecture, Objets d'Art. Le Palais des Beaux-Arts de l'Exposition de SAINT-LOUIS, où la place réservée à la FRANCE est large sans être excessive, a reçu environ cinq cents œuvres de peinture, deux cent quarante-et-une œuvres de sculpture, une trentaine de cadres de médailles et de pierres gravées, trente-sept envois d'architectes, un nombre raisonnable enfin de gravures et de lithographie, et d'objets d'art.

Certes, si les jurys n'avaient pas été retenus par l'exiguité de la place et le but qu'il s'agissait d'atteindre, ils eussent montré moins de sévérité. Mais ils n'ont été guidés dans leur choix que par le désir de permettre, à Saint-Louis, une éclatante manifestation de l'art français contemporain. Ils se sont appliqués à n'écouter aucune formule; ils ont préféré l'éclectisme le plus large, sans cesser de professer un éclectisme renseigné. Ils ont voulu que l'art français apparût, de l'autre côté de l'Atlantique, avec ses magnifiques qualités de clarté et de puissance, de signification plastique et de grâce; avec son culte de la beauté et de la vie, enchâssé dans l'harmonie des lignes, dans l'eurythmie de la forme, dans l'enchantement de la couleur; c'est bien la synthèse de l'art français contemporain dont l'Exposition de SAINT-LOUIS va avoir le spectacle.

Salons des Artistes décorateurs

Des deux vastes salons contigus réservés à la Décoration Française, l'un fut aménagé par la Société des Artistes Décorateurs, l'autre, plus spécialement par M. GUILLAUME DUBUFE. Est-il besoin de le marquer? Là, comme ici, l'on fit merveille.

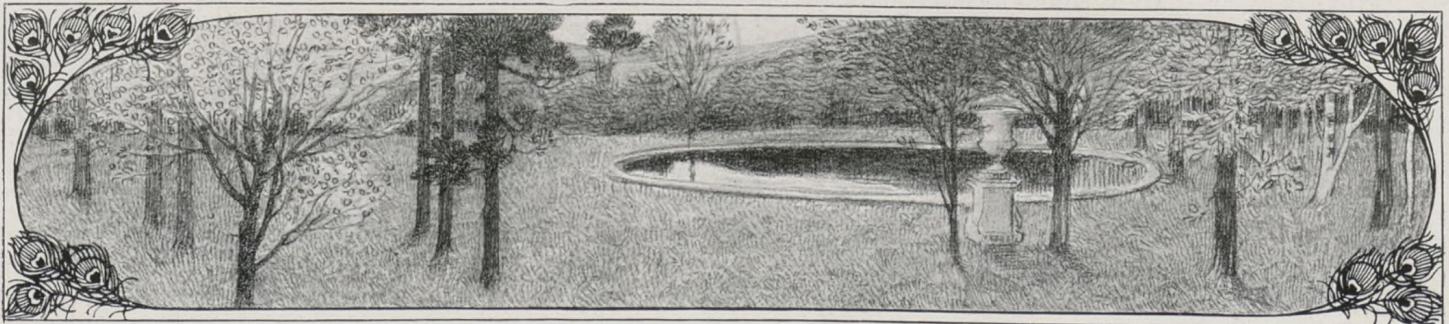
La Société des Artistes Décorateurs est une société toute neuve qui, outre le sûr mérite de savoir vraiment ce qu'elle veut, sait aussi comment s'y prendre et ne néglige rien pour arriver à ses fins. Elle a réuni dès la première heure les efforts d'artistes pleins d'expérience, de foi, de talent, et l'Exposition de début qu'elle organisa cette année, en janvier, au Palais des Beaux-Arts de la Ville de Paris fut une des plus significatives de la saison. L'on y admira bien des détails exquis en d'harmonieux ensembles, l'exécution parfaite d'imagination charmantes; l'on y goûta la séduction d'un style, moderne sans absurdité ni bizarrerie, dont l'originalité ne consistait point dans la *Contradiction* absolument, mais dans l'heureux accord des lois immuables et des formes changeantes, de la raison éternelle et des sensibilités temporaires. — Chambres à coucher, salles à manger, cabinets de travail; meubles, étoffes, objets d'art de toutes sortes, de toutes matières, métaux et bois précieux, émaux, bijoux, c'étaient, en des cadres délicieux, si bien combinés, si cohérents, les mille riens dont s'enchantent les loisirs un peu las de la vie, les plus jolis mensonges dont s'amuse l'ennui subtil de nos cœurs délicats.

Aussi, nous connûmes sans inquiétude que ce groupe choisi devait soutenir, pour une part, le renom de la FRANCE à SAINT-LOUIS.

M. PIERRE SELMERSHEIM, architecte, membre du Comité, un « jeune », dont on fut à même plus d'une fois déjà de distinguer l'élégante fantaisie et la souple invention, fut chargé du plan de la salle pour laquelle il composait aussi presque tous les thèmes décoratifs.

Longue de 7^m90 sur 6^m60 de large, haute de 7 mètres, cette salle communique d'un côté avec le salon de la Chambre de Commerce; du côté opposé avec la salle DUBUFE. La troisième face est percée de deux grandes portes-fenêtres dont l'une est prise dans un avant-corps de bâtiment formant tambour. La quatrième face, sans baie, parallèle à celle-ci, est coupée obliquement par un escalier accédant à une tribune qui règne, du côté de la Chambre de Commerce, à 2^m80 du sol, et dont le plancher constitue le plafond d'un coin plus intime que le reste de la salle, manière de boudoir où des canapés, des étagères, une cheminée renforcent encore l'illusion. Sous l'escalier, une niche, un autre petit coin tranquille.

Les parvis de la salle présentent une décoration de pilastres, d'arcades; des branches feuillues et fleuries à lumière en garnis-



PEINTURE DÉCORATIVE (Salon de la Société des Décorateurs)
Dessin original de M. EDMÉ COUTY



Reproduction interdite

Plafond Central de la Salle des Fêtes du Palais National

Peinture de M. GÉO ROUSSEL (*Esquisse définitive*)

Ayuntamiento de Madrid

sent les écoinçons. Sur la tribune meublée d'une grande vitrine, des petites tables, des chaises, fauteuils, etc..., au-dessus du tambour, l'on a fait une petite pièce commandée par une porte vitrée.

La corniche en staff qui fait le tour du salon sépare sur les

M^{lle} LOUISE ABBÉMA peignit un plafond en berceau pour la petite pièce du premier.

Et M. DUBUFE se chargea des quatre voussures du grand plafond concave de ce premier salon.

C'eût été beaucoup déjà pour un autre que lui. Ce n'était



Reproduction interdite

GRANDE SALLE DES FÊTES : Tapisserie au-dessus de laquelle se trouve le plafond central
Dessin original de M. GUSTAVE UMBDENSTOCK

quatre faces, une frise faite de consoles alternant avec des panneaux de céramique, des quatre voussures peintes, limitées par des nervures qui s'insèrent dans les angles.

Les lambris, les portes, les fenêtres, l'escalier, la tribune, la rampe et la balustrade (sauf l'armature de ces deux dernières, — gracieuses arabesques — qui est de bronze et de fer forgé), sont de bois peint en gris. Les meubles de sycomore ciré, le tapis beige, se fondent en une harmonie claire. Les vitrines sont claires aussi. Les peintures seules sont plus intenses.

M. EDMÉ COUTY, dont on connaît les belles fantaisies décoratives, peignit une frise, sous la tribune, au-dessus du canapé central.

Sur la face opposée à la tribune, deux panneaux à droite et gauche et le tympan au-dessus de la porte furent confiés à M. MOREAU-NÉRET. Il y a fixé un beau rêve d'automne, un beau rêve d'azur tendre et d'or vieilli, de musique voilée, ivre un peu, presque en pleurs, un beau rêve de joie déclinante, qui fut radieux comme le plumage des paons, et qui s'en va comme le chant des flûtes pastorales parmi les brises alanguies sur la mousse des roches et le feuillage de la forêt.

M. J.-L. BRÉMOND, un professionnel depuis longtemps fêté, peignit, pour la face latérale coupée par l'escalier de la tribune, deux panneaux resplendissants aussi.

Un groupe du sculpteur LOUIS CARRIER-BELLEUSE, *Ivresse*, placé entre les deux fenêtres, décore la face opposée.

rien pour le très aimable président de la Société des Artistes Décorateurs. Son extraordinaire et toujours souriante activité ne s'effrayait point d'une besogne énorme et, hardiment, il assumait la lourde tâche de décorer à lui seul, un salon long de 12^m 20, large de 6^m 60, haut de 7 mètres. M. SELMERSHEIM en établit l'architecture. Quant à l'ornementation, il se borna à fournir aux peintures de M. DUBUFE un cadre de nervures et de moulures très simples, suivant les encoignures, les arêtes naturelles de la salle dont le style évoquait une Renaissance habilement oubliée.

Tapis gris-bleu et tentures vieil or. Dans une enveloppe d'atmosphère bleue, blanche et or, un plafond : *La France qui passe* et quatre grandes compositions :

La Peinture et la Sculpture ;

La Gravure et l'Architecture ;

La Musique (Berlioz et Gounod) ;

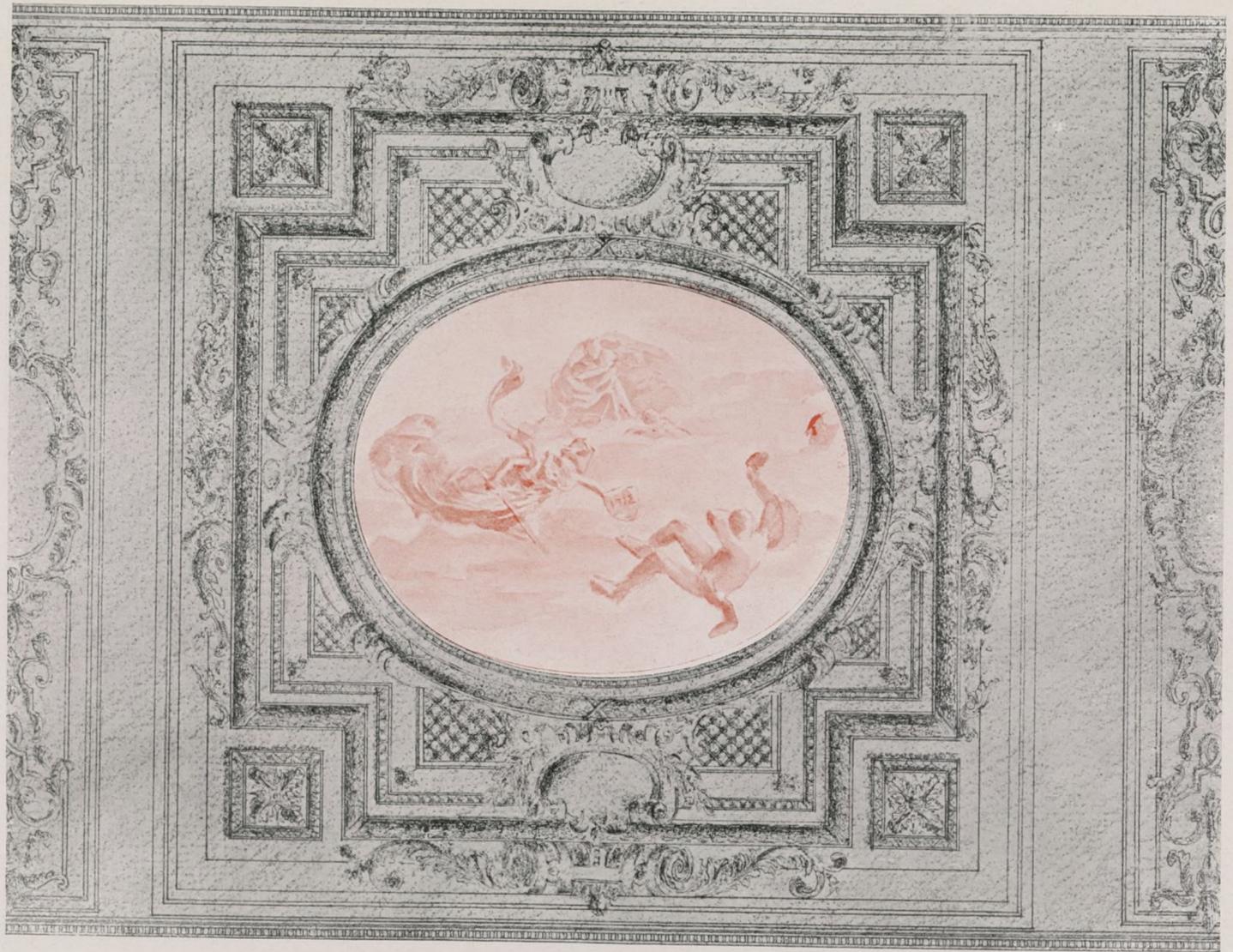
Et cette *Trinité poétique* où l'Amour potelé que nous reproduisons, porte la palme immortelle dont Elvire fut bercée, d'Olympio le Robuste au gracie Fortunio.

*Salon de l'Union Centrale
des Arts décoratifs*

C'est l'éminent décorateur M. GEORGES HOENTSCHEL qui a pris soin, avec une



M. GÉO ROUSSEL
Auteur des trois plafonds de la Salle des Fêtes



Reproduction interdite

GRANDE SALLE DES FÊTES
 Décor en tapisserie des Gobelins et Plafond de M. GÉO ROUSSEL. — M. GUSTAVE UMBDENSTOCK, *Architecte*

Ayuntamiento de Madrid



Reproduction interdite

GRANDE SALLE DES FÊTES
 Décor en tapisserie des Gobelins et Plafond de M. GÉO ROUSSEL. — M. GUSTAVE UMBDENSTOCK, *Architecte*

Ayuntamiento de Madrid



Reproduction interdite

UNION CENTRALE DES ARTS DECORATIFS
Ensemble décoratif de M. GEORGES HOENTSCHEL

Ayuntamiento de Madrid



SALON DE LA SOCIÉTÉ DES DÉCORATEURS
TYMPAN peint par M. MOREAU-NÉRET (dessin original de l'artiste)

science très sûre des ressources du métier et, qui plus est, avec un goût d'artiste très fin, des salons installés par les soins de l'Union centrale des Arts décoratifs. Pas un instant il n'a oublié que le but était non point d'attirer l'attention coûte que coûte au détriment des objets précieux dont il édifiait le sanctuaire, mais de créer discrètement l'atmosphère où l'esprit s'exaltât dans la jouissance exclusive de son culte. Un décor de salle très sobre, des vitrines aux lignes très simples. Un bois naturel, le platane d'Algérie, dont les moires nuancent avec une infinie délicatesse les rameaux souples et les fleurs d'églantiers qu'on y a sculptés. Une très heureuse tenture murale exécutée d'après les cartons de M. KARBOWSKY. Des panneaux d'étoffes éteintes reprenant, dans le bas, ce motif d'églantiers, ornés aussi de couronnes et de branches de chêne. Des rameaux d'oliviers tressant tout autour de la salle comme une frise pacifique. Et dans ce reposoir si plaisant, des orfèvreries et des poteries admirablement mises en valeur par un homme en qui orfèvres et potiers peuvent se vanter d'avoir trouvé le plus dévoué et le plus avisé des collaborateurs.

Objets d'Art industriel

Nulle part, peut-être, l'on n'a dépensé plus d'ardeur ni d'ingéniosité, plus de talent multiple, qu'en ces travaux d'art industriel. Nulle part non plus les progrès n'ont été plus pénibles, plus douteux, plus réels cependant, plus évidents enfin, et bien que le recul nécessaire pour juger le plus justement des choses, on ne le possède point encore, on peut dire néanmoins qu'après les tâtonnements moins inquiétants que selon l'opinion commune, nos contemporains, ne cherchant plus à improviser un style, ce qui est le meilleur moyen de tout brouiller, sont arrivés à s'affranchir d'une écrasante hérédité, à ne plus produire sous la perpétuelle obsession de modes affadis et surannés, à être

eux-mêmes tout simplement, à suivre leur goût propre, à être sincères, seule façon d'avoir du style si l'on doit en avoir, et qu'ils ont vu peu à peu se dégager leur personnalité, pour l'avoir laissée se développer sans eux.

La tâche du Jury constitué pour opérer une sélection parmi les œuvres très nombreuses de nos artistes, fut singulièrement ardue. Il fallait beaucoup sacrifier : on sacrifia souvent à regret. Mais du moins, envoya-t-on là-bas tant comme or, argent, bronze, que comme ivoire, bois, étain, émaux, verrerie, bijoux, étoffes ouvragées, etc., de pures merveilles. Et les noms de LALIQUE, GALLÉ, GRANDHOMME, BAFFIER, CARABIN, ALEXANDRE CHARPENTIER, DAMMOUSE, DELAHERCHE, bien d'autres, nous inclinent à souhaiter les comparaisons avec les meilleurs d'entre les étrangers.

Salon de la Ville de Paris

Dans les trois Salons qu'elle occupe au Palais National, la Ville s'est efforcée de donner, aussi clair et nourri que possible un aperçu de ses ressources, de l'organisation, du fonctionnement de ses différents services. Tableaux, statues, médailles du Conseil Général et du Conseil Municipal; gravures des œuvres qui décorent l'Hôtel-de-Ville, travaux d'élèves — meubles, ciselures, reliures, modelages, poteries, céramiques — exécutés dans les écoles professionnelles et les écoles d'art, comme les écoles Boule, Dorian, Diderot, Estienne, etc., etc.; plans d'édifices comme la Sorbonne, les Palais des Beaux-Arts, etc.; graphiques et statistiques des services des eaux, de l'éclairage, de la voie publique; état des travaux du Métropolitain; documents relatifs à l'Administration de l'Assistance publique; collection des travaux sur l'histoire de la Cité, publiés par la Commission du Vieux Paris; vues des promenades de Paris; que citer encore? De tout, jusqu'à des plantes et des fleurs qui égayent l'austérité de ces salles pleines



SALON DE LA SOCIÉTÉ DES ARTISTES DÉCORATEURS
PANNEAU de M. MOREAU-NÉRET, dessin original de l'artiste (Fragment)

**



de choses sérieuses, et rafraîchissent d'un sourire ingénu l'atmosphère maussade créée par l'industrie des hommes.

Horticulture Des rosiers nains, plus résistants que les autres, des rosiers venus de Paris, d'Orléans, de l'Est, du Centre, fleurissent dans les jardins qui entourent le Palais National. Il y a aussi des rhododendrons, des magnolias, des massifs éclatants et sombres de conifères, et l'on a peint un paysage avec du vrai gazon, avec, sur fond d'azur, de vrais lilas, des pivoines en arbres, des dahlias, glaieuls, iris, bégonias et clématites étoilées.

De beaux arbres fruitiers, au départ, ont promis de riches récoltes.

Au Palais de l'Horticulture, des dessins de jardins, des graines, et le matériel de cette culture même. Mais le vrai Palais de l'Horticulture, n'est-ce pas le Jardin lui-même?

Education et Enseignement

I. ENSEIGNEMENT PRIMAIRE

C'est dans une grande salle carrée de seize mètres de côté, qu'est logée la très importante collection de travaux représentatifs de l'Enseignement primaire. Et ce sont des suites de photographies où apparaît intime, immédiate, la vie des écoles maternelles; ce sont des plans d'installation scolaire, des vues de l'extérieur, des vues de l'intérieur des maisons de l'enfance; ce sont des cahiers de devoirs et de leçons résumant l'enseignement professé au jour le jour par les maîtres français, où l'on mesure le niveau mental moyen, et les résultats qu'on peut attendre d'une école primaire complète. Ce sont aussi de remarquables séries

de papiers, timbres, reçus, feuilles d'impôts, d'objets divers, instruments familiers, boîtes d'expérience, qui prouvent le souci qu'on a de former des hommes adroits, préparés aux nécessités de la vie matérielle, et comme on dit, « capables de se tirer d'affaire ». Ce sont des programmes d'enseignement général adoptés dans les écoles normales, et — travaux manuels ou tableaux descriptifs — quelques exemples de la manière dont ces programmes sont appliqués. Ce sont des travaux de maîtres, leçons préparées, confé-

ESCALIER du SALON
de la
SOCIÉTÉ DES DÉCORATEURS
PANNEAUX peints par M. BRÉMOND
(Aquarelle originale de l'artiste)



Dessin original de M^{lle} LOUISE ARBÉMA
Salon de la Société des Artistes décoratifs.

rences, monographies scolaires ou communales, études sur les cours d'adultes, les mutualités, etc.

En dernier lieu, l'Administration centrale a réuni dans une vitrine un ensemble complet de documents exacts, panorama réduit de l'Enseignement primaire.

II. ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

Les documents relatifs à l'organisation, au fonctionnement de l'Enseignement secondaire, sont à peu près de même nature que ceux de

expliquent l'organisation primitive, les réorganisations successives, les réformes récentes, exposant ainsi le fonctionnement des cours, des conférences, l'usage de ses certificats et de ses diplômes, le recrutement de ses fonctionnaires, son but et sa façon d'y tendre, rapports qui complètent utilement le schéma général de l'Institution française.

ENSEIGNEMENT TECHNIQUE, COMMERCIAL ET INDUSTRIEL

Dans le quadrilatère irrégulier d'environ quatre cents mètres carrés dont la section française de l'Enseignement technique a dû se contenter, l'architecte s'avisait d'établir une suite de petits



SALON DE LA SOCIÉTÉ DES DÉCORATEURS
Dessin original de M. P. SELMERSHEIM, Architecte

l'Enseignement primaire. Plus de travaux manuels, de travaux pratiques, mais des programmes d'études, de classes, de cours, d'exams : baccalauréats ou licences; de concours : école normale, agrégations; des ouvrages en usage, des devoirs, compositions, documents ayant trait au recrutement du personnel, des photographies de locaux, envoyés par la Direction de l'Enseignement Secondaire, par tous les lycées de Paris et par quelques lycées de province.

III. — Quant à l'Enseignement supérieur dont dépendent les Facultés et plusieurs établissements dont les plus importants sont le Collège de France, le Muséum d'Histoire Naturelle, l'École Pratique des Hautes Études, l'École Normale, l'École des Chartes, l'École des Langues Orientales, de longs rapports également en

salons qui fournirent de la sorte une assez grande surface murale. Un espace d'environ cent vingt mètres fut donné aux établissements dépendant du Ministère du Commerce; l'enseignement industriel et l'enseignement commercial privés se partagèrent par moitié la place qui restait. Des albums de documents, des photographies envoyés par le Conservatoire National des Arts et Métiers et par l'École Centrale des Arts et Manufactures



Dessin original de M^{lle} LOUISE ARBÉMA
Salon de la Société des Artistes décoratifs.



Dessins originaux
de
GUILLAUME DUBOIS

Salon de la
Société des
Décorateurs

permettent de comprendre les méthodes employées, de mesurer les progrès réalisés par les deux grands établissements où se poursuivent les plus hautes études techniques, tandis que des dessins, des ouvrages, spécimens de toute espèce, mécanique, bois, pièces forgées, tentures, horlogerie, donneront une idée suffisante de l'activité de nos Écoles Nationales d'Arts et Métiers, des Écoles Nationales Professionnelles, des Écoles d'Horlogerie, telles que celles de Cluses et de Besançon, dont une vitrine réunit les menus chefs-d'œuvre. Deux groupes, Écoles Pratiques de Commerce et d'Industrie pour les garçons, Écoles Pratiques pour les filles, occupent deux salons égaux où sont exposés, conformément au plan général, outre des albums de dessins et des cahiers de cours, des travaux d'élèves qui sont certes les plus saisissants commentaires des principes inculqués par les maîtres aux apprentis.

Puis ce sont des salons occupés par des sociétés libres, telle la Société Industrielle de Saint-Quentin et de l'Aisne, dont le programme d'enseignement comprend toutes les industries écloses en cette riche région; et des salons encore, remplis de tableaux, mémoires, rapports, graphiques, publiés par différents groupes: Association Française pour le Développement de l'Enseignement Technique; Société d'Enseignement Moderne; Associations Philotechniques de Paris et de Saint-Denis; Association Polytechnique pour le Développement de l'Instruction Populaire. Ici, une vitrine centrale contient les parures claires retenues au dernier concours organisé par la Société pour l'Assistance Paternelle aux Enfants employés dans les Industries des fleurs et plumes; là, dans deux grandes vitrines, des échantillons de travaux exécutés aux Cours Commerciaux et Industriels de la Société Industrielle de Reims, des dessins, des cahiers envoyés par la Chambre de Commerce de Marseille, ces derniers rendant compte de l'instruction donnée aux futurs mécaniciens de la marine.

Enfin, les Chambres Syndicales de l'Industrie et du Bâtiment du département de la Seine; la Chambre Syndicale du Papier; une société ouvrière, l'École de Boulangerie, la seule, à cause des frais d'installation, qui ait pu prendre part à l'Exposition; deux sociétés Lyonnaises: la Société d'Enseignement Professionnel du Rhône et les Écoles La Martinière; deux autres écoles techniques libres: l'École Préparatoire à l'École Centrale et l'École Spéciale des Travaux Publics, ont fourni, elles aussi, des échantillons de leur savoir faire et tous les documents souhaitables sur l'enseignement industriel de notre pays.

L'Exposition de l'Enseignement commercial ne le cède en rien à celle-ci. Des tableaux muraux dressés sur l'initiative de la Chambre de Commerce produisent en pleine clarté, le fonctionnement, les résultats, la raison d'être des trois grandes écoles que sont l'École des Hautes Études Commerciales, l'École Supérieure de Commerce de Paris, l'École Commerciale et d'autres, comme les Écoles Supérieures de Bordeaux et de Marseille.

Une vitrine où figurent des cours d'élèves, des livres usuels, d'enseignement pratique usité expose le mode dans une école de commerce privée.

Il convient de noter, à cause des services rendus, la présence de certaines sociétés: Société Académique de Comptabilité, Société d'Encouragement des Études Commerciales en France (Comité BAMBERGER), Société pour la Défense du Commerce et de l'Industrie de Marseille, dont les rapports disent éloquemment en leur simplicité, les considérables, les constants efforts et le juste et croissant succès.

En un mot, il y aura là-bas tous les éléments d'une synthèse complète, la matière abondante d'une conclusion substantielle et il n'était pas indifférent, nous a-t-il semblé, de passer rapidement en revue ces envois qui contribueront si puissamment à la conscience de l'heure actuelle.

UN BOURGEOIS DE PARIS



Bordure du Salon de la Société des Décorateurs

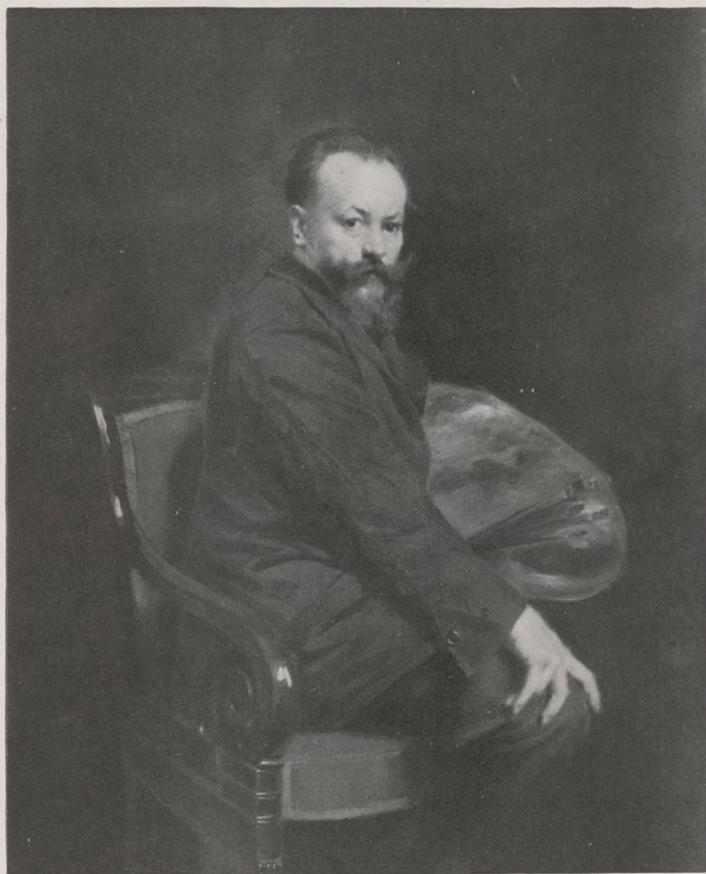
Le Peintre JAN STYKA

A L'EXPOSITION DE SAINT-LOUIS

Il n'était pas permis dans une monographie de l'Exposition de Saint-Louis, de passer sous silence l'œuvre considérable du Golgotha que JAN STYKA, peintre enthousiaste, inspiré et poétique du mysticisme chrétien, a envoyé à Saint-Louis, où il est appelé à faire une sensation profonde.

Nous reproduisons ici un morceau capital de cette œuvre puissante, bien fait pour donner une idée de sa noblesse et de son ampleur.

Le portrait de l'auteur du Golgotha que nous avons égale-



Portrait de JAN STYKA
par son Fils THADDÉE STYKA, âgé de 13 ans

ment reproduit n'est pas moins intéressant, à plus d'un titre. Ce remarquable portrait, qui excita l'admiration d'HENNER, est en effet l'œuvre du fils de JAN STYKA : THADDÉE STYKA, un enfant de treize ans.

L'exposition de ce portrait au Salon de la Société des Artistes Français, sera l'un des succès de l'année, et la révélation d'un pareil talent prodige était un fait trop intéressant pour que nous ne tenions pas à en offrir la primeur aux lecteurs du Figaro Illustré.



LE GOLGOTHA (Partie Centrale)
Peint par JAN STYKA



UNE RECONSTITUTION D'ART FLAMAND

par M. J. DE BROUWER

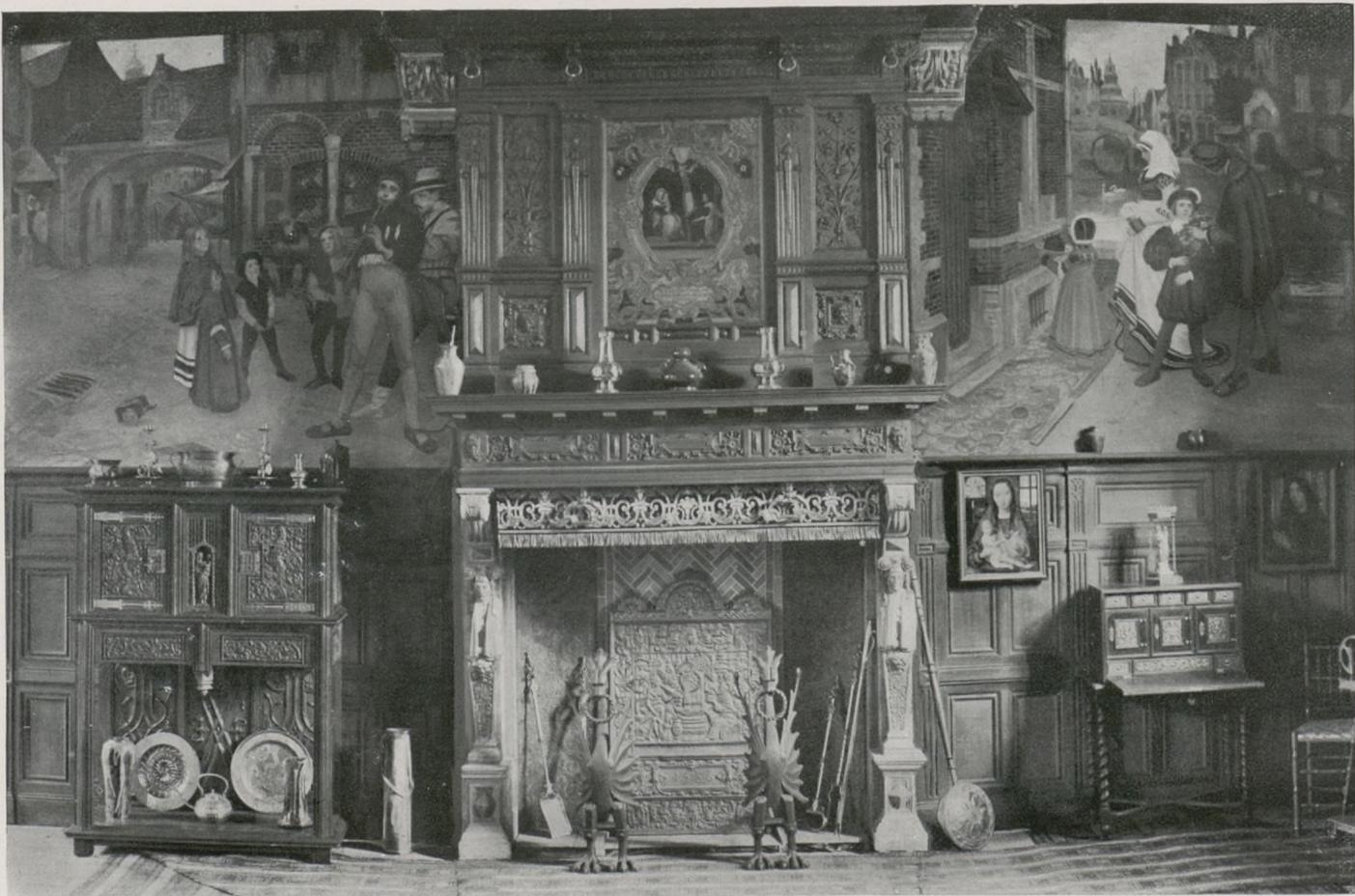


Nous venons de parler des beaux efforts accomplis par M. GEORGES HOENTSCHEL et par la Société des Artistes décorateurs; l'Exposition de SAINT-LOUIS contiendra, dans LE PAVILLON DE BELGIQUE un ensemble trop important, pour que le *Figaro Illustré* ne se fasse pas l'écho du succès qui l'attend : je veux parler du salon-salle à manger qu'a envoyé M. JEAN DE BROUWER, de BRUGES, membre de la Commission de Belgique.

M. DE BROUWER semble bien n'avoir qu'un goût médiocre pour tout ce qui est *modern-style*, ce en quoi je le félicite hautement. Mais, érudit, patient, intelligent, préparé à l'étude des techniques du passé, il s'est proposé de faire revivre en son pays l'art et les métiers d'art, qui fleurirent à BRUGES avec un éclat peu commun, à l'époque de



la splendeur des Flandres. C'est dire qu'il s'est tout spécialement attaché aux manifestations de l'art ogival — le mot gothique, on l'a démontré depuis quelques années, est tout à fait impropre — et de l'art de la Renaissance, qui établirent le renom de la vieille cité du nord, de la Venise flamande, de 1450 à 1650, alors que ville puissante, commerçante, riche, elle était un des grands centres de l'activité universelle, avec ses comptoirs internationaux et ses associations commerciales privilégiées; alors que les ducs de BOURGOGNE y tenaient leur cour; alors que les femmes y montraient un étalage d'un luxe qui, au dire des chroniqueurs, faisait ressembler chacune d'elles à une reine; alors, enfin, que sa prospérité avait attiré une légion d'artistes qui marquaient tous les coins de la ville et

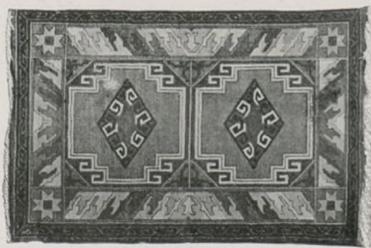




vie sociale; c'est l'enchantement de se retrouver tous, les grands et les petits, le soir, autour de la table, pour s'abandonner en de doux propos où l'esprit se repose, où l'âme s'éjouit, où même les silences sont occupés par la longue et chaude tendresse infinie des regards.

C'est tout cela que M. J. DE BROUWER a exprimé dans le salon qu'il va exposer à SAINT-LOUIS; c'est toute cette âme d'autrefois qu'il a fait vibrer à nouveau, dans le plus admirable ensemble qui soit; et ce ne sera pas un des moindres mérites de son œuvre, qu'il ait voulu, pour en reconstituer fidèlement tous les éléments, reconstituer également les métiers manuels propres à les exécuter.

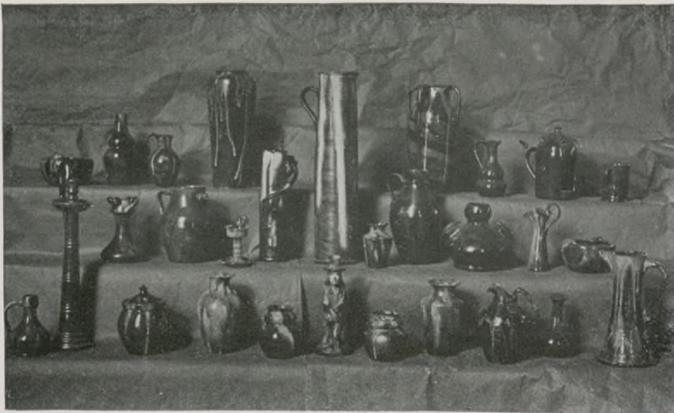
Copier les choses d'autrefois avec la pratique actuelle, cela eût été faire de la copie banale; M. J. DE BROUWER ne l'a pas voulu; il s'est d'abord appliqué à rendre aux artisans qui participeraient à son effort, une technique professionnelle qui fût bien celle des artisans de jadis. Et l'on peut affirmer qu'il n'y a pas dans toute son œuvre, un détail, si insignifiant qu'il paraisse, qui ne soit rendu par les moyens qu'eussent employés les artisans du XVI^e siècle. Tous les métiers flamands se trouvent représentés par des œuvres types d'une parfaite exécution et d'une richesse enharmonique. Sur les meubles sculptés, garnis de serrures de fer forgé, dressoirs, crédences, petits bahuts, il y a des poteries



flamandes, de ces poteries exquises que, jusqu'à présent, nous ne connaissons que par les tableaux des intimistes flamands, et que maintenant nous pouvons manier, caresser, posséder, grâce à l'initiative de M. J. DE BROUWER;

tous les foyers accueillants où on les fêtaient, du sceau de leur infatigable génie.

Le style qui se manifesta alors est un peu rude et un tantinet solennel, mais il s'en dégage un indéniable caractère de noblesse, et aussi un caractère essentiellement familial; ce qu'il sert à exalter, c'est le bonheur du foyer, c'est le respect des aïeux, et l'amour pieux des enfants; c'est l'union des cœurs dans une même aspiration de tendresse honnête; c'est une vie morale qui est la loi même de la



fenêtres, les vitraux sont des pages de lumière, empruntées, quant au sujet, à ces enluminures qui firent courir le monde entier à l'Exposition de BRUGES, tels ce combat extraordinaire et ces trois médaillons, dont *La Roue de Fortune*, que nous reproduisons; il y a des reliures, il y a des broderies et des orfrois, que l'on dirait déjà atteint par l'âge des choses ancestrales; il n'est pas jusqu'aux carpettes, en points noués, qui n'aient été reconstituées exactement d'après celles que l'on



remarque, si vives de coloris, si originales et si précises de décor, dans les tableaux de MEMLING, VAN EYCK, etc. Je

pourrais encore m'arrêter aux boiseries des cimaises et de la cheminée, aux clous des sièges, à toute l'infinité de détails, qui aident à la perfection et au rythme pur de cet ensemble, mais j'ai hâte d'arriver à la partie très importante de la décoration peinte à la cire, dans l'ordonnance d'autrefois, et qui raconte la vie d'une famille flamande de jadis, qui est encore la vie d'une famille flamande d'aujourd'hui, et de toujours. Le programme en a été ordonné sous l'inspiration de M. ALBRECHT DE VRIENDT, directeur de l'Académie d'ANVERS, aujourd'hui décédé. A côté de la large table où toute la famille est groupée, ce sont les épisodes de vie intimiste, racontés en des compositions exquises, qui nous arrêtent par leur séduction et leur rare expression d'art.

L'effort de M. J. DE BROUWER est admirable de tout point; mais il fallait pour y réussir son grand savoir, sa volonté qui ne fléchit pas, sa patience que rien ne rebute, cette douceur tenace qui sait recommencer jusqu'à ce que la tâche manuelle soit au point désiré, cette foi qui lui fournissait la compréhension pénétrante de

l'art d'autrefois. Il faut souhaiter que M. J. DE BROUWER poursuive sa mission de traditionniste national en d'autres œuvres; nul doute que ceux qui se confieront à son goût et à son érudition, ne le poussent à quelques merveilles nouvelles, dont le retentissement dès maintenant sortira de son petit hôtel de BRUGES, pour porter son nom fêté jusqu'en AMÉRIQUE.

M.-FÉLIX BERNIER





Collection G. SORTAIS

LES NOCES DE JOYEUSE
(ÉCOLE FRANÇAISE, XVI^e SIÈCLE)

Reproduction intertitlé

Pour parler aux lecteurs du FIGARO ILLUSTRÉ de l'Exposition des Primitifs français, nul n'était plus qualifié que M. HENRI BOUCHOT, l'éminent conservateur des estampes à la Bibliothèque Nationale, qui fut, chacun le sait, l'initiateur et l'organisateur tenace de cette belle manifestation d'art. Qu'il nous soit permis d'adresser des remerciements au Cabinet des Estampes de la Bibliothèque Nationale, à MM. HENRY MARTIN et FRANTZ FUNCK-BRENTANO, de la Bibliothèque de l'Arsenal, à MM. WALTER GAY, AYNARD, GEORGES SORTAIS et TROTTI, qui ont mis si gracieusement les richesses de leurs collections à la disposition du FIGARO ILLUSTRÉ, pour illustrer les pages de M. HENRI BOUCHOT.

N. D. L. D.

LES PRIMITIFS FRANÇAIS

Notre exposition cherche à dégager quelques idées générales en groupant les rares œuvres des très vieux temps échappées aux désastres. Chez nous, ces causes de perte ont été plus nombreuses que nulle part ailleurs ; nous avons les raisons naturelles : l'humidité de l'atmosphère, qui détruisit les fresques peintes par JEAN COSTE à Vaudreuil, peu de temps après leur exécution, qui anéantit, dans tout le nord, les grandes œuvres picturales des véritables primitifs. Ce qui reste de ces monuments précieux a été recueilli par des artistes, dont le nom mérite de demeurer dans nos mémoires. MM. DAUVERGNE, YPERMANN, GELIS-DIDOT, LAFFILÉE, GUÉDY, d'autres encore, ont patiemment, presque pieusement, relevé ces vieux témoins, et leurs dessins seront montrés, apportant aux incrédules le témoignage indiscutable. Et c'est bien hasard, que tant d'entre ces œuvres aient échappé aux brumes, aux incendies, aux ruines des murailles, aux restaurations, du XVI^e

au XIX^e siècle. La guerre de Cent Ans avait commencé la destruction, alors que beaucoup étaient encore toutes neuves ; puis il y eut les iconoclastes du XVI^e, le clergé de tous les temps, avide de remettre les vieilleries au goût du jour. Ceci est un mal de France, l'amour du nouveau, le dédain du passé, la rage de remplacer par les statues de la rue Saint-Sulpice les adorables et naïves piétés d'autrefois. Ce mal s'exerça en tous endroits ; l'une après l'autre les fresques de l'origine disparurent sous des couleurs bleues semées d'étoiles d'or. Alors que les Italiens, préservés par leur climat, gardiens de leurs traditions, respectueux des ancêtres, entouraient de soins les grandes images peintes dans leurs églises ou leurs palais, que les Flamands défendaient avec passion et jalousie leur moindre triptyque, fût-il d'un barbouilleur, nous démolissions, nous badigeonnions, nous détruisions le plus possible. En 1408, le duc de BERRY qui a été à l'origine le



Musée de Lyon

FRANÇOIS I^{er}
par JEAN CLOUET, vers 1530



Bibliothèque de l'Arsenal

ENLUMINURE

Reproduction interdite

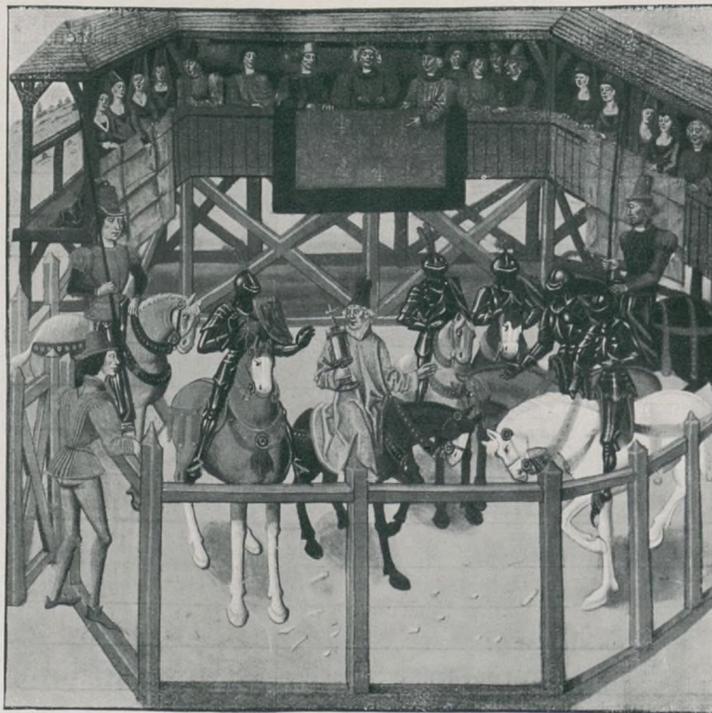
tirée du manuscrit du Bréviaire du Roy RENÉ I^{er}

véritable amateur d'art, presque un collectionneur moderne, tant il montre d'épicurisme spécial sur le fait, le duc de BERRY achève à peine la construction de son château de Bicêtre. Il a entassé là les meubles précieux, les statues, l'orfèvrerie. Il y a logé une merveilleuse réunion de ces « Tableaux cloants » (fermants), qui sont la plus grande mode d'alors. Mais Paris a déjà ses révolutionnaires que les exactions du Mécène touchent profondément, et ils s'en vont un jour sous la conduite d'un boucher, mettre le feu au château et casser tout ! Imaginez bien que le château de Bicêtre, conservé jusqu'à nous dans son ensemble, vaudrait en argent mieux que le Louvre. Mais il n'était pas tout seul de son espèce ; il y avait dans l'Ile de France plus de deux cents résidences comparables ; le duc de BERRY, à lui tout seul, possédait en France une dizaine de châteaux ; il avait à Paris le logis de Nesle, sur l'emplacement actuel de la Monnaie et de l'Institut, où les trésors ne se comptaient plus.

Pour nier les primitifs français, il faut s'abstraire, décréter que puisque ces choses ont disparu, elles n'ont jamais existé. Mais heureusement toutes n'ont pas été enfermées à Bicêtre, et les épaves, les 75 manuscrits venus de ce lieu, éparpillés un peu partout, à Paris, à Chantilly, à Bourges, à Londres, nous apportent quelques précisions. L'Exposition en montrera quelques-uns, assez pour que l'opinion s'émeuve et s'accorde à l'idée des promoteurs. Si le thème, disons le cadre, choisi par nous pour limiter les époques utiles à la démonstration, commence à l'avènement des VALOIS ou environ, et se poursuit jusqu'au dernier d'entre eux, HENRI III, nous nous réservons cependant de remonter, s'il y a lieu, jusqu'au règne de SAINT-LOUIS, avant peut-être, et de mieux assurer les ascendances de nos artistes nationaux du XIV^e siècle. Les relevés de peintures murales montreront que, parallèlement à GIOTTO et antérieurement à lui, des français pratiquaient la grande décoration murale, sans nulle influence

byzantine comme la subit GIOTTO. L'album de VILLARD DE HONNECOURT exprimera combien nos thèmes graphiques sont en avance, dès 1240 au moins, sur ceux des Italiens, et combien peu nous nous inquiétons de leurs théories. Quelques verrières choisies parmi les plus anciennes aideraient à la démonstration. Et puis nous aurons des œuvres de ces peintres-selliers, qui laïcisèrent les arts et les firent sortir du cloître, deux admirables pièces, l'une à Albi, l'autre à Noyon, sortes de reliquaires-armoires, peints sur leurs volets, décorés dans le XIII^e siècle avec une grâce infinie. Car les peintres-selliers, qui auront leurs statuts dès 1250, ne sont pas de purs artisans, ni des fabricants de selles de chevaux, ils font les fauteuils, les meubles, les grands objets d'appartements et les ornent d'histoires. Nous avons une amusante mention de l'un de ces travaux : c'est en 1352, le faudesteuil (fauteuil) que, sur les dessins de JEAN LEBRAELLIER, orfèvre du roi, on exécute pour le roi JEAN. Ce fauteuil est admirable, il coûtera sept cent soixante-quatorze écus d'or, c'est-à-dire le prix d'un énorme domaine. Sur les faces de bois, le peintre-sellier GUILLAUME CHASTAING exécute, sur fonds d'or gaufrés, quatre sujets de l'histoire du roi Salomon, des figurines de prophètes et les Armoiries de France. Un certain PIERRE CLOUET — ce nom est intéressant à cette date — y insinue des intailles gravées par lui sur blocs de cristal. Nous ne pourrons exposer le fauteuil qui a suivi la fortune du château de Bicêtre, pas plus que nous ne montrerons les centaines de coffres peints à histoires, dont les comptes nous livrent les mentions ; mais certains tableaux de Cluny, entre autres la *Légende de la Vierge*, à fonds repoussés, le portrait du roi JEAN à la Bibliothèque Nationale, œuvre capitale dans sa naïveté barbare, une chasuble brodée, un *triptyque* à M. le Consul WEBER DE HAMBURG, une *Mise au Tombeau* du Louvre, joints aux manuscrits de l'École de PUCELLE, d'ANSEAU DE SENS et de MAHIET DE MACY, aux verrières, aux étoffes imprimées à figures, constitueront des éléments de discussion incomparables, pour une époque complètement inconnue à l'Exposition de Bruges l'an dernier. Et nous serons à peine à 1350, à l'avènement des VALOIS au trône de France, au plus beau moment de notre littérature, de notre architecture et de nos arts plastiques, quand PÉTRARQUE viendra à Paris et s'étonnera de nos luxes, de nos raffinements.

Le demi siècle suivant s'écoulera tout entier avant que les primitifs flamands apparaissent, avant les VAN EYCK. Je l'ai dit ailleurs, les tableaux flamands ne plaisent pas chez nous



Bibliothèque de l'Arsenal

ENLUMINURE

Reproduction interdite

tirée du manuscrit de RENAUD DE MONTAUBAN



Cy commence le xxij livre du
 livre de Josephus et dit le
 premier chapitre Comment
 archelaux ploura par .vij.
 jours la mort de son pere et
 comment il donna au peuple
 moult grans disners et puis
 apres il sen ala a Rome /

Die la necessite
 de aler a Rome
 fut a archelaux
 commencier
 de nouvelles
 courbes Car quant il eut en

plora .vij. jours a plorer son
 pere et donna longuement au
 peuple serales viandes car ces
 te coustume est moult neces
 saire aux Juifs et qui con
 quee lenfrant il est repue
 en traus non vitex dont plu
 sieurs ont este meapourte
 et agrant souffrance **A**
 pres le grant duel de son pere
 doncques il fut vestu dune
 robe blanche ou resplendis
 sant et puis sen ala au re
 ple ou il fut veu de tout le

Reproduction interdite

MANUSCRIT DE L'ANCIENNETÉ DES JUIFS

alors, les artistes royaux sont souvent chargés de les reprendre et de leur donner l'allure française.

Là encore nous n'aurons pas ce qu'il aurait fallu, parce que les plus indiscutables œuvres françaises ont disparu. Perdu ce tableau de la *Sainte-Chapelle*, représentant JEAN LE BON, EUDES, duc de BOURGOGNE et INNOCENT VI, dans une salle du Palais d'Avignon, que les desservants de la Sainte-Chapelle reléguèrent et perdirent dans le XVII^e siècle. Ceci de JEAN COSTE probablement, le peintre de Vaudreuil, et, par la copie que nous

a gardé ROGER DE GUIGNIÈRES, le panneau avait une importance de premier ordre. Il reste cependant, pour la période, beaucoup de témoins, et l'un d'eux serait dans tous les cas, la pièce la plus rare, la plus enviée, la plus inattendue. Elle est en Angleterre, elle était déjà célèbre au VII^e siècle, puisqu'un graveur allemand l'a reproduite. Elle représente le roi RICHARD II PLANTAGENET agenouillé devant la Vierge sur un diptyque. A gauche, c'est le roi dans une longue robe brochée de cerfs couchés, car ce prince a créé un ordre de chevalerie, l'Ordre du Cerf qu'il porte au col. Derrière lui trois saints, Saint-Édouard, Saint-Edmond, Saint-Jean-Baptiste. Sur l'autre volet, une Vierge jolie, fraîche, tenant l'enfant, au milieu d'une théorie d'anges aux ailes relevées comme ceux des tabernacles français d'alors. Par une naïveté adorable du vieux maître primitif, tous les anges portent la décoration de l'ordre du Cerf!

WALPOLE qui avait admiré le précieux tableau le donnait à quelqu'italien, suivant la mode de son temps, mais le propriétaire actuel de l'œuvre le dit de l'École Française (French School) dans le catalogue des portraits de souverains anglais exposés à Londres ces années dernières. En vérité, si l'on rapprochait le tableau d'une miniature du numéro 616 à la Bibliothèque Nationale, où le duc de BOURGOGNE PHILIPPE est prosterné devant un saint, on conviendrait que l'un et l'autre procèdent de même source originelle. Et tous les manuscrits du duc de BERRY nous montrent ce prince dans les costumes et les attitudes du roi RICHARD; c'est également ceux du roi CHARLES V dans le célèbre et merveilleux dessin sur soie du Louvre, le *Parement de Narbonne*, qui constitue pour la France une consta-

tion formelle, indéniable, et qui sera mise à la place d'honneur. Mis en valeur, agrandi au moral par un entourage de pièces rares, telle, par exemple, la *Tapisserie de l'Apocalypse*, dont les cartons furent de JEAN BANDOL, et l'œuvre tissée de NICOLAS BATAILLE, parisien, le *Parement de Narbonne* prendra son rang d'ancêtre, celui auquel il a droit. Il aura près de lui une mitre, de Cluny, également décorée de figures dessinées sur soie par un contemporain immédiat, sinon par le même artiste. Et celui-ci pourrait bien être l'auteur du célèbre manuscrit

de GUILLAUME DE MACHAULT que la Bibliothèque Nationale exposera, où le poète qui était louche et difforme, est montré à la première page tel qu'il fut, par un naturaliste de 1380.

Alors nous pourrions joindre à ces pièces admirables une *Vierge* célèbre que prêterait M. LE BRETON de Rouen, et qu'un artiste français a arrangée à la mode française; deux exquis choses appartenant à M^{me} LIPPMANN de Berlin, une *Nativité* et une *Adoration des Mages* à fond d'or, qui ont de grandes affinités avec le portrait de JEAN LE BON de la Bibliothèque Nationale, et qui viendront chez nous se chercher un état-civil de premier ordre. Tout ceci au milieu des manuscrits venus de partout, de France et de l'Étranger, œuvres de ANDRÉ BEAUNEVEU, de Valenciennes, de JACQUEMARD DE HESDIN, de JEAN BANDOL dit de Bruges, de JEAN D'ORLÉANS, groupe merveilleux des premiers naturalistes, vivant entre 1350 et



VIERGE ET L'ENFANT
par JEAN MALOUEZ, vers 1398

Collection de M. AYNARD

1380, non loin du temps où fut peint le *Martyre de Saint-Denis* dont nous parlions dans un précédent article. Nous savons maintenant d'où vient ce remarquable morceau de peinture d'un naturalisme timide et ingénu, cette pièce capitale pour notre histoire artistique; autant que le *Parement de Narbonne*, il mérite les honneurs du premier rang. Je ne sais ce que le paya le Louvre autrefois, mais dans l'instant, avec l'état-civil que lui fournit le manuscrit latin 8886 de la Bibliothèque Nationale, avec la certitude où nous sommes qu'il fut inspiré par le duc de BERRY, exécuté par un de ses plus grands artistes, il vaudrait mieux que le *Parement de Narbonne*, mieux que l'*Étienne Chevalier*; nous le devrions couvrir d'or. Ce que je dis de lui peut s'appliquer également à la *Trinité* portant à son revers les armes de

Bourgogne, qu'on a donnée à JEAN MALOUEL, peintre établi à Dijon. Comparés aux tableaux de l'époque correspondante, aperçus à Bruges l'an dernier, ces morceaux de notre art primitif, de nos nationaux oubliés et méconnus, dominant et triomphent. Et comme je le disais, certains expliquent le Broderlam de 10 ans plus tard, dans le détail des architectures, dans la façon de peindre, dans l'esthétique générale. Lorsqu'on aura placé près d'eux cette *flagellation* gothique du Louvre, qui est retrouvée au sus des *Heures* du duc de BERRY, et qu'on croit être de JACQUEMARD DE HESDIN, qu'on aura rapproché une œuvre plus barbare, mais singulièrement nôtre, un *Saint-Martin* en triptyque

du Musée de Valence en Espagne, qu'on aura groupé les verrières contemporaines, les toiles peintes, une estampe, celle du Bois Protat, taillée dans le même temps en Bourgogne, nous aurons, je pense, répondu à ceux qui nient les primitifs français, puisque nous aurons fait ce que Bruges n'a pu, et ne *pouvait* faire, montrer des œuvres d'entre 1350 et 1380, en nombre, car je ne fais pas état ici des soixante ou quatre-vingts manuscrits dont l'art raffiné et définitif achèvera de convaincre les plus récalcitrants et les moins informés.

Tout le règne de CHARLES VI qui fut si fécond pour les arts chez nous, occupera à l'Exposition une place prépondérante.



Collection de M. WALTER GAY

PORTRAIT D'UN GENTILHOMME
par CLOUET

Nous pourrions faire saisir par les manuscrits et les peintures ce que j'appelle l'*ouvraige de Lombardie*, d'après le mot consacré chez le duc de BERRY lui-même, c'est-à-dire l'amalgame des tendances du Nord et de celles du Midi, l'apport des Lombards chez nous par le commerce constant des nôtres avec les Milanais. Deux manuscrits de la Bibliothèque Nationale, montreront des romans de chevalerie *écrits en Français* et illustrés par des peintres de Milan à la Cour des VISCONTI. Puis nous surprendrons l'influence en retour de JEAN MIGNOT et de JACQUES COËNE autrefois mandés à Milan pour y construire le dôme, et qui sont revenus en France, porteurs de recettes italiennes qu'ils infiltrent dans les procédés français. Un des Italiens que JACQUES COËNE a connus là-bas est un nommé JEAN DE MODÈNE. Nous montrerons de lui une œuvre très ordinaire, appartenant à M. le comte DURRIEU, signée et datée, pour prouver combien peu les nôtres ont emprunté à leur ami, surtout dans la composition et le dessin. Au fait pourquoi les eût-on appelés à Milan, s'ils n'eussent été supérieurs? C'est alors que les frères LIMBOURG apparaîtront à la Cour du duc de BERRY, qu'ils prendront la tête en peinture et en miniature, dans ce style franco-lombard, qui dérouté tellement ceux qui ignorent les fusions dont je parlais. Nous ne pourrions exposer le plus célèbre de leurs manuscrits, celui de Chantilly qui est péremptoire, parce que le duc d'AUMALE avait mis son *veto* absolu à la sortie des pièces de son trésor; mais d'autres œuvres moindres attribuées aux trois frères seront exposées, manuscrits surtout. Ici se manifestera une de nos prétentions les plus formelles, c'est de démontrer quelle part les LIMBOURG eurent dans le développement esthétique de JEAN DE EYCK. Je dis JEAN DE EYCK à dessein, car cet homme extraordinaire est de Maeseycck, le pays d'origine des LIMBOURG, il se nomme JEAN comme l'un des trois frères HENNEQUIN ou JEAN DE LIMBOURG. Il est leur contemporain, un peu plus jeune peut-être, mais leur immédiat successeur. Il a vécu en France, à Lille, à Cambrai, il a été valet de chambre du duc de BAVIÈRE, beau-père du dauphin LOUIS de France, lequel réside aussi bien à Paris qu'en Hainaut. Alors, pour chercher à percer le mystère que les racontars de VAN MANDER, écrits en 1600, ne parviennent guère à éclaircir, nous souhaiterions de mettre en bonne place la *Vierge d'Autun* du Louvre, sinon la *Madone au Chartreux*, et à fournir aux curieux des ces recherches la faculté de comparer ce travail inattendu, si éloigné dans sa technique des tableaux authentiques de VAN EYCK, avec la miniature initiale, et celles du calendrier des *Heures* de Chantilly. On aurait loisir de comprendre que le manuscrit et le tableau sont ouvrages nés sur notre sol, inspirés de nos usages, imbus de Lombardisme à la fois et de naturalisme, montrant nos costumes, nos types d'hommes; en un mot que, des uns aux autres, des miniatures aux tableaux c'est un lien étroit, strict, tel, que les uns sortent des autres sans discussion possible. Or le manuscrit est de 1410 ou environ, mais pas plus tard

que 1416; où est VAN EYCK alors? On ne le sait, on le suppose, on le dit, mais sans nulle preuve. Et le tableau aussi est de 1410. Je retrouve dans la *Vierge d'Autun*, les mêmes petits personnages, les mêmes oiseaux, les mêmes détails infinis, les mêmes robes surtout que dans le manuscrit de Chantilly. Je laisse à conclure, en toute sécurité, parce que pour donner la *Vierge d'Autun* à VAN EYCK il faut en vérité s'abstraire de trop de faits prouvés, reconnus, péremptoires...

Ce règne de CHARLES VI que nous estimons volontiers le

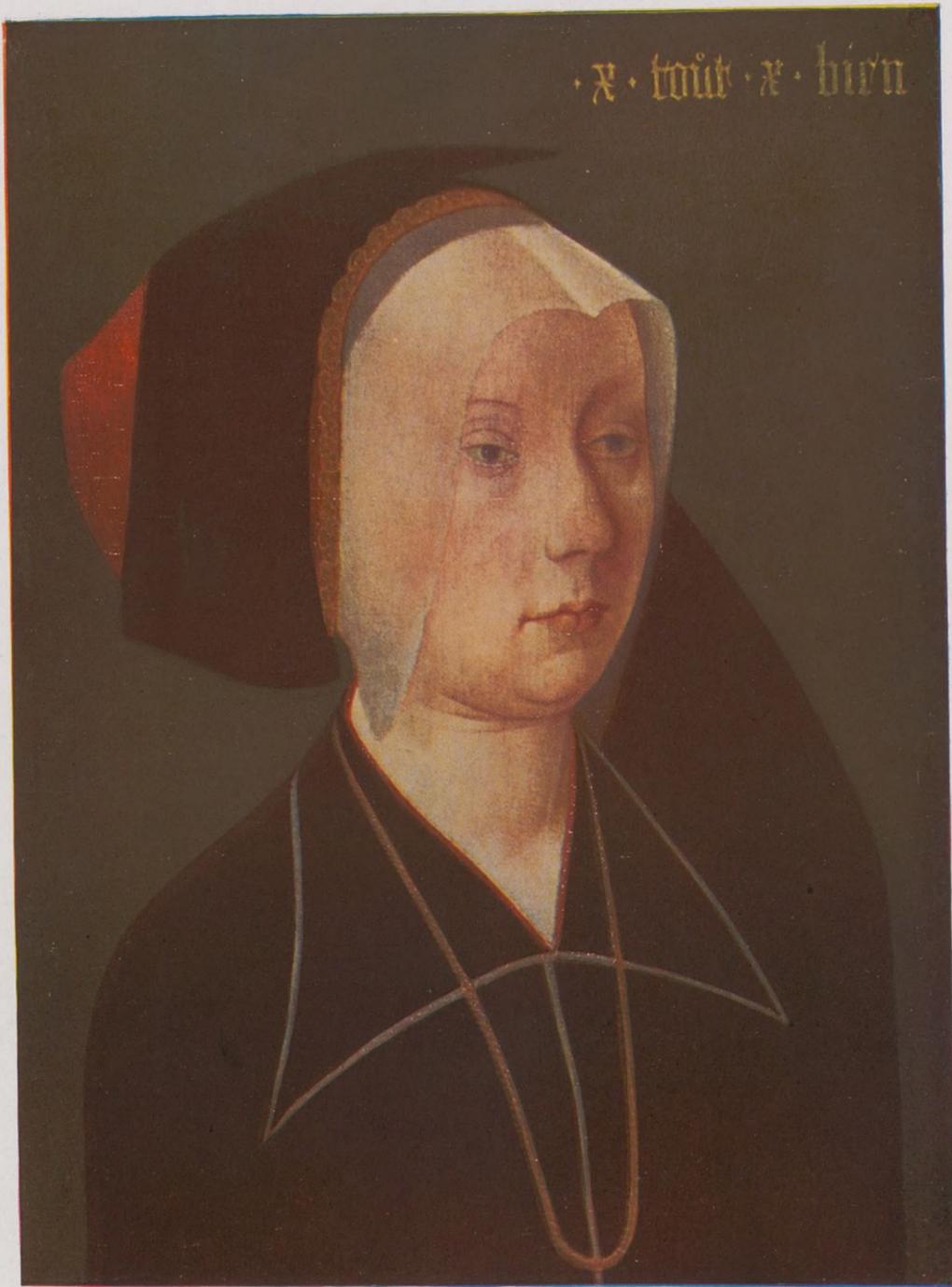


Bibliothèque Nationale

L'ARTHEMISE
par JEAN COUSIN

Reproduction interdite

plus incolore, le plus pauvre, fut au contraire celui où les mouvements d'art s'expriment à peu près sans contrainte; le duc d'ANJOU LOUIS II, le duc JEAN SANS PEUR, le duc d'ORLÉANS, VALENTINE VISCONTI et ses compatriotes venus à sa suite, la reine ISABEAU DE BAVIÈRE, et le vieux duc de BERRY surtout ne connurent plus de frein à leurs luxes, à leurs besoins de s'affirmer comme les plus somptueux, les plus raffinés princes de l'Europe. Par ISABEAU notre orfèvrerie parisienne et nos tableaux gagnèrent la Bavière, par le duc de BOURGOGNE les Flandres, par le duc d'ANJOU la Sicile dont il était roi, par le duc d'ORLÉANS le Milanais. Combien de ces œuvres sont aujourd'hui classées en des musées étrangers sous un nom



Collection de M. WALTER GAY

Reproduction interdite

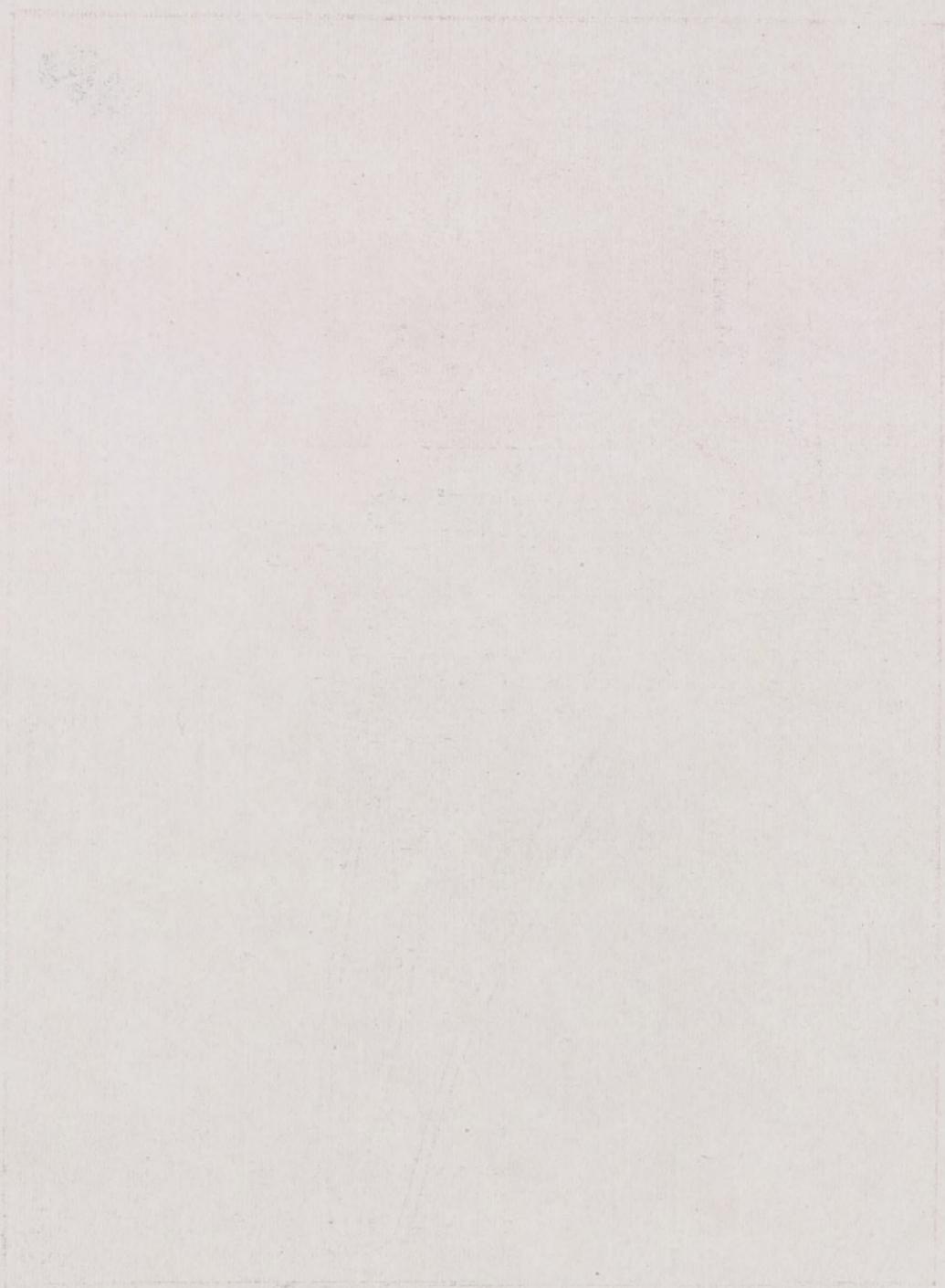
Yolande de France, duchesse de Savoie

(ÉCOLE FRANÇAISE, XV^e SIÈCLE)

—
ON LIT
A L'ENVERS
DU
TABLEAU
—

Yolande de France, Duchesse de Savoie, fille de
 Charles 7. Roy de France, et de Marie d'Anjou, fille de Louis
 2. Roy de Naples; née le 23. septemb. 1434. Epouza en 1452.
 Amédée 9. Duc de Savoie dit le Bienheureux, dont elle eut
 6. fils et 4. filles; elle mourut en 1478. âgée de 44. ans. Amédée
 9. mourut à Verceil la veille de St. Jean 1472. à l'âge de 37. ans. sa maladie
 continuella l'obligea de donner la Régence de ses Etats à Yolande, son
 Epouse, qui les gouverna avec beaucoup de sagesse.
 ET TOVT, ET BIEN. c'est sa devise.

Ayuntamiento de Madrid





Collection de M. X.

FRANÇOYS DE LORRAINE DUC DE GUISE

Reproduction interdite

d'emprunt et grossissent le patrimoine d'autrui! Nous voudrions restituer quelques-unes de ces épaves, et démontrer que notre prétendue misère n'est qu'apparente. L'architecture, la sculpture, les manuscrits manifestent assez haut en faveur de nos vieux artistes pour qu'on s'accorde et qu'on se rallie à ces idées. Pourquoi ne prendrions-nous pas, une bonne fois, en faveur de nos artistes nationaux, l'attitude de défense et de protection des Allemands, des Italiens ou des Belges, et ne l'admettrions-nous que lorsqu'elle se manifeste hors de nos frontières? M. GEORGES HULIN qui sait ce qu'il dit, et qui a la dent acérée, nous a assez reproché notre apathie sur le fait. Or M. HULIN est belge; nous pouvons conclure. Le petit jeu qu'on nous accusait autrefois de tenter, est aujourd'hui précisément celui de nos voisins; chacun est libre de *jouer* s'il lui plaît.

D'ailleurs nous arrivons avec CHARLES VII à l'époque où l'art français, chassé de Paris par les Anglais, va se réfugier en Touraine, où il trouve les traditions des artistes du duc de BERRY à Mehun-sur-Yèvre, à Bourges, à Tours. C'est de ces français que procédera JEAN FOUQUET, sans avoir recours pour cela au pèlerinage de Gand, ni à la visite à l'Agneau des VAN EYCK. JEAN FOUQUET a appris de ces gens et de leurs tenants, le paysage aérien, le sentiment vrai des choses, l'amour du portrait. Lorsqu'il peindra CHARLES VII ou JOUVENEL DES URSINS, n'est-ce pas un peu le duc de BERRY des *très riches*

Heures de Chantilly qu'il nous refera, avec d'autres moyens, mais moins de couleur? L'exposition se devra de tenter le rapprochement inédit d'œuvres peu connues sorties du pinceau de FOUQUET; nous ne révélerons pas les surprises, car il y en aura de considérables. Il serait souhaitable qu'on aperçut et qu'on étudiât pour une fois à Paris, les tableaux que nos malchances ont laissé courir à travers les musées d'Europe, à Anvers, à Berlin, à Vienne, qu'on admirât la précieuse miniature du Josèphe, récemment découverte par M. YATES THOMSON. Nous ne commettrons pas la sottise qu'on nous a parfois prêtée de mettre FOUQUET au-dessus de PISANELLO, ni des grands italiens; mais nous le dirons le plus grand illustrateur de manuscrits que l'on ait connu. La Bibliothèque Nationale se chargera de le démontrer, tout ce que nous pourrions glaner ailleurs s'en viendra fournir une preuve nouvelle. Il le faudra encadrer de tapisseries, de tableaux issus de lui, inconnus du public, comme celui de LOCHES, comme le *retable d'Ambierle*, le portrait de *Louis XI* récemment retrouvé et qui fut à GAIGNIÈRES en compagnie des *Heures d'Étienne Chevalier*, aujourd'hui à Chantilly. On devra rapprocher des prétendus disciples des Flandres, tels NICOLAS FROMENT d'Avignon, un tableau du Louvre montrant l'*abbaye Saint-Germain-des-Prés*, la *Vierge de Moulins*, et en général tout ce qu'on reporte dans l'instant à PERRÉAL, un peu vite, et à BOURDICHON un peu timidement manuscrits et tableaux, verrières et

émaux, sans parler d'autres pièces venues de Lorraine, de Picardie, de Bourgogne, comme la *déposition* appartenant à M. MUNIER-JOLAIN, les portraits singuliers de CHARLES VIII



ENLUMINURE

tirée du manuscrit de RENAUD DE MONTAUBAN

Reproduction interdite

et d'ANNE DE BRETAGNE enfouis dans une reliure, ceux de PIERRE DE BOURBON et d'ANNE DE BEAUJEU au Louvre. De ce nombre est le délicat portrait de jeune femme ici reproduit. Mille choses déjà vues ou ignorées encore, que le groupement rendra plus intelligibles, qui prendront une tout autre valeur dans la comparaison. Ici nous avons le choix, et la difficulté n'est pas de chercher, mais d'admettre, de recevoir en ne prenant que les pièces de démonstration et les chefs-d'œuvre. Car la pensée des organisateurs est de ne rechercher rien qui ne soit digne de nos vieux maîtres; ils ont voulu que l'honneur d'avoir figuré à l'Exposition comptât, et que les morceaux d'essence capitale ne souffrissent point d'une promiscuité médiocre.

Le XVI^e siècle nous donnera les CLOUET, CORNEILLE, de Lyon; les Français de l'École de Fontainebleau, les Picards de Notre-Dame du Puy, les Lyonnais, les émailleurs de Limoges, et pour la première fois le cabinet des Estampes de Paris offrira aux admirations l'ensemble de ses crayons du XVI^e siècle, ceux que de rares connaisseurs ont étudiés ou tenus. Dans les peintures de cette école féconde, en dehors des chefs-d'œuvre du Louvre, de Versailles, et des Musées provinciaux, on aura la surprise de ce charmant portrait de femme dû à M. ÉDOUARD AYNARD, de délicieuses effigies, sorties pour cette fois, et très spécialement du Musée ÉDOUARD ANDRÉ, grâce à la bienveillance de M^{me} ANDRÉ. Et je ne parle pas des émaux de Limoges, ceux qui n'ont point figuré à

l'Exposition de 1900, ni des tableaux comme la *Diane* du Musée de Rouen, comme l'*Eve Paudra* de M. DESSUS,

œuvre fatiguée, mais respectée dans son état, et qui fut dans le milieu du siècle dernier aussi célèbre que la *Joconde*. Je voudrais décrire ici les trois ou quatre cents numéros du catalogue, dire combien de bonnes volontés nous sont venues, combien de scrupules fort louables se sont tus, et nommer ceux dont la générosité éclairée nous a fourni les moyens matériels d'assumer la tâche un peu lourde d'une exposition de cette importance. Ce sont des millions qui vont passer sous nos yeux, un incalculable trésor, quelque chose qu'on ne reverra plus de sitôt, et qu'un palais national abritera contre tous risques de perte et d'incendie. Au moment où la passion thésaurisante s'affirme si furieusement, les amateurs trouveront là les critères, les documents les plus assurés; c'est bien rarement que l'œuvre exposée se présentera sans état-civil reconnu, et sans histoire spéciale. Un catalogue décrira chaque pièce, et fournira des références; un

album luxueux reproduira les œuvres les plus célèbres, et constituera comme le livre d'or de notre vieil art français. Paris se doit de réserver à cette manifestation, son bienveillant et chaud accueil des grands jours.

HENRI BOUCHOT



Collection de M. AYNARD

Portrait présumé de l'AMIRALE DE BRION
par CORNEILLE, vers 1548



Biblioth. Nationale

ENLUMINURE

Repr. interdite

pour un Reliquaire du duc de BERRY



*De quelques Pièces d'Art
de l'Epoque Ogivale
empruntées à la Collection
de feu M A. RENDERS*



Au moment où l'Exposition des Primitifs Français s'ouvre à Paris, il nous est venu la pensée d'aller revoir, pour la dernière fois sans doute, — car elles vont être exposées au pavillon belge à l'Exposition de Saint-Louis, et n'en reviendront peut-être pas — quelques pièces admirables qui font partie de la collection de feu M. A. RENDERS, de Bruges. Il était d'un très vif intérêt, pour les lecteurs du *Figaro Illustré*, d'avoir ces documents sous les yeux, en même temps que les beaux portraits reproduits dans les pages qui précèdent.

Le bois, du XIII^e au XV^e siècle, a porté dans la technique professionnelle de son travail, en France et dans les Flandres, tous les caractères de l'époque où il fut œuvré : les artisans de génie qui s'y attaquaient ont su trouver pour leur expression d'art, — une formule d'une incomparable puissance, — une synthèse extraordinaire de signification

plastique qui leur permit de manifester le respect qu'ils avaient de la matière même, cette matière superbe dont les fibres et les veines semblent d'éternels canaux de vie.

Les pièces de la collection RENDERS, dont nous donnons quelques reproductions, étaient bien choisies et arrivent à propos, pour la démonstration qu'il s'agit de faire. Regardez cette *huissierie* de la fin du XIII^e siècle; la porte, aux fortes pentures, offre une simplicité voulue; mais quelle science du décor dans les chambranles ornés des statues de Saint-Georges et de Sainte-Catherine; dans le tympan, qui porte une image de la Vierge, sous un écusson accoté à deux anges. C'est là une relique infiniment précieuse de cette lointaine époque. J'en dirai autant des figures et des groupes : *La Vierge et l'Enfant*, *Sainte-Catherine*, foulant aux pieds le philosophe païen, et une *Sainte Femme*, d'une magnifique élévation de





foi. Leur comparaison s'impose avec deux autres statues de bois également, une *Vierge portant l'Enfant Jésus*, œuvre de réalisme charmant et de tendresse toute humaine, du commencement du XIV^e siècle, et une *Sainte-Marguerite*, foulant sous son pied le dragon, d'une mysticité plus compliquée, d'une symbolique plus abstraite, et qui semble dater de la fin du XV^e siècle, si l'on en juge par le costume dont la figure est revêtue.

A côté de ces statues, la collection, qui sera exposée à Saint-Louis, compte encore : un grand coffre, aux panneaux décorés de fenestragés, sculptés finement, et marqué des armoiries du Dauphin,



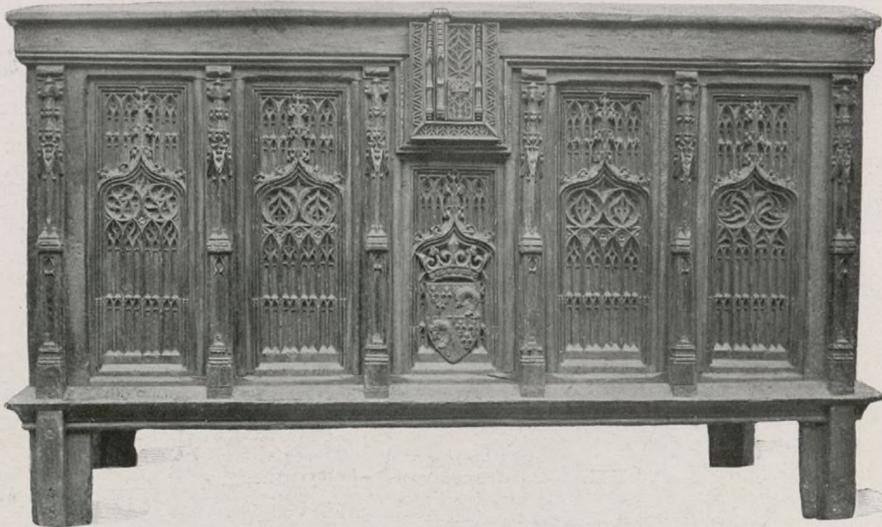
huchiers - menuisiers du XV^e siècle.

La collection RENDERS nous permet encore d'étudier dans leurs formes à la mesure juste, dans leur décor au concept significatif, dans leur matière simplement mais fortement œuvrée, un meuble créence, à panneaux sculptés, une chaire qui par les blasons dont elle est marquée, se révèle comme ayant appartenu à une corporation; enfin un lustre en fer forgé, à deux couronnes de lumières, lustre de sanctuaire, ainsi que l'indiquent les crochets de la couronne inférieure, crochets auxquels les fidèles, devant quelque image miraculeuse, venaient suspendre des ex-voto.

Si l'art des Primitifs Français, qui est si brillamment souligné par l'Exposition actuelle, nous fait comprendre l'idéal plastique des hommes de



plus tard LOUIS XI. (Si l'on se souvient que le Dauphin séjourna en Belgique de 1456 à 1461, on est fondé à conclure, que ce coffre, fort rare, est de la même époque que le fameux ostensor reliquaire en argent dont le prince dota l'église de Notre-Dame de Hal.); un meuble unique, décoré d'anges musiciens et de trois portes sculptées, représentant *La Nativité*, *La Mise au tombeau*, et *La Visite des trois Maries au tombeau du Christ ressuscité*, une des plus belles œuvres qui soient venues jusqu'à nous, du XV^e siècle. Ce meuble présente



même une particularité que je n'ai pas eu souvent l'occasion de remarquer : les trois portes sont doublées de trois autres portes en fer forgé ornées aux quatre coins de figurines symbolisant des évangélistes. La série des anges musiciens, que je signalais plus haut, rappelle beaucoup ceux que MEMLING a si délicatement peints sur sa célèbre chasse de Sainte-Ursule. Quant aux pentures, et aux entrées de serrure en fer forgé, elles sont d'une belle ordonnance, et d'une exécution très soignée. C'est là une de ces œuvres parfaites de goût, de proportion, d'équilibre, devant lesquelles on demeure en arrêt, et qui font comprendre à quel degré de maîtrise et de confort avaient atteint les

de leur splendeur. La Vieille Europe les a laissés partir : je doute qu'à l'Exposition de Saint-Louis, il ne se trouve pas quelques amateurs éclairés, qui ne les laisseront pas revenir. Et pardieu, ce sera encore de la gloire pour le bel art des huchiers de jadis, que de s'imposer au respect et au choix des modernes des Etats-Unis. Il est des époques d'art qui débordent la limite d'un siècle, pour appartenir à tous les siècles.

PH. DE PRÉMOL



de l'âge ogival, et aussi des âges intermédiaires avant l'évolution qui devait aboutir à l'esprit moderne, la vue des meubles, pareils à ces chefs-d'œuvre de la collection RENDERS nous fait mieux connaître la vie de ces hommes; lorsque nous nous y arrêtons, il semble bien qu'une mystérieuse palpitation les vient animer : ils ressuscitent de leur passé qui les vêtit d'éternité, dans notre actualité qui les admire et s'étonne

